

# LES JESUITES CHRONIQUEURS RÉCITS DE LA GUERRE DES ALPUJARRAS

The jesuit chroniclers. Accounts of the Alpujarras' war

BERNARD VINCENT \*

Aceptado: 19-12-94.

BIBLID [0210-9611(1995); 22; 429-466]

## RESUMEN

En espera de la obra definitiva sobre el levantamiento de los moriscos granadinos (1568-1570), cada día surgen nuevos datos que cubren lagunas existentes y profundizan en su conocimiento. En el artículo se analizan, y se publican, algunas de las fuentes que generaron miembros de la Compañía de Jesús, quienes, desde su privilegiada posición en sus intentos de evangelización de los moriscos, mantuvieron una permanente correspondencia que nos ofrece importantes precisiones sobre lo sucedido. Son treinta y ocho cartas —algunas redactadas por personas ajenas a la Compañía—, que muestran la gran importancia que se le otorgó en su día a los acontecimientos de la denominada guerra de las Alpujarras.

**Palabras clave:** Compañía de Jesús. Moriscos. Siglo XVI.

## ABSTRACT

Waiting for the final work concerning the moorish revolution in Granada (1568-1570), new data meeting the demand for their knowledge come up every day. In this article, several sources generated by the Society of Jesus are published and analyzed. The privileged position of the jesuits due to their attempts to evangelize the moorish, allowed them to have a permanent correspondence that offers important and accurate information about the facts. A total of thirty eight letters —some of them written by individuals who do not belong to the Society of Jesus—, show the great importance given to the so called war of the Alpujarras in those days.

**Key words:** Society of Jesus. Moorish. 16th century.

A quatre siècles de distance, nous avons bien du mal à imaginer à quel point le soulèvement des morisques (1568-1570), quelquefois appelé guerre des Alpujarras a suscité nombre de commentaires nourris et passionnés. L'événement a tenu en haleine l'Europe entière de Paris à Istanbul. La correspondance de l'ambassadeur français Fourquevaux ou les échos rencontrés

\* Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales. Paris.

dans l'empire ottoman en témoignent<sup>1</sup>. L'existence de trois grandes chroniques, celles d'Hurtado de Mendoza, Pérez de Hita et Mármol Carvajal en constituent d'autres preuves éloquents<sup>2</sup>. Aussi ne doit-on pas s'étonner que l'affrontement ait longuement retenu l'attention des jésuites. Observateurs perspicaces et avides d'informations, ils n'ont dès la création de la compagnie en 1540 cessé de communiquer. De chaque collège devait, trois fois par an au minimum, partir une missive à l'adresse du général de l'Ordre qui résidait à Rome. Ces lettres soigneusement regroupées et conservées évoquent irrésistiblement un grand organe de presse qui aurait de multiples correspondants dispersés dans le monde entier<sup>3</sup>.

Ainsi la guerre des Alpujarras tient une grande place dans cette correspondance permanente. A la soif de nouvelles de toutes sortes s'ajoute une raison spécifique de l'important espace accordé à l'affrontement. Le général des Jésuites est alors François Borgia qui fut un duc de Gandia très attaché à l'évangélisation de ses vassaux morisques. J'ai retrouvé au total trente-huit missives qui ont abordé plus ou moins longuement "las cosas de Granada" ou "lo de Granada" comme disent pudiquement les textes. L'affaire a semblé suffisamment sérieuse pour que l'on puisse se comprendre à demi-mot. Seize auteurs en ont écrit trente-sept, le signataire de la dernière nous étant inconnu. Presque tous appartiennent à la compagnie de Jésus sauf l'évêque de Cordoue, Cristóbal de Rojas y Sandoval, les chanoines valenciens Roca et Villalón, le courtisan Rodrigo Gómez de Silva, rédacteurs d'une lettre chacun et Juan de Borgia, fils du général jésuite qui par trois fois depuis Gandia, revient sur le sujet. Le plus constant en la matière est le père Joseph de Ayala, recteur du collège de Barcelone et auteur d'une véritable chronique étalée à travers dix lettres. Après lui viennent fort logiquement le père Plaza, recteur du collège de

1. ROUER, Raymond de y FOURQUEVAUX, Sieur de: *Dépêches de M. de Fourquevaux, ambassadeur du roi Charles IX en Espagne, 1565-1572*. Paris, 1896-1904, par exemple, tome I, pp. 353-354, tome II, pp. 238 et 296; TEMINI, Abdeljelil: *Le gouvernement ottoman et le problème morisque*. Zaghouan, 1989, pp. 16-18.

2. HURTADO DE MENDOZA, Diego: *Guerra de Granada*. Ed. Bernardo Blanco-González, Madrid, 1970; MÁRMOL CARVAJAL, Luis del: *Historia del rebelión y castigo de los moriscos del reyno de Granada*. Biblioteca de Autores Españoles XXI, Madrid, 1946; PÉREZ DE HITA, Ginés: *Guerras civiles de Granada*. Biblioteca de Autores Españoles III, Madrid, 1944.

3. Ces lettres sont conservées aux Archives de la compagnie de Jésus à Rome. (*Archivum romanum Societatis Jesu* que l'on citera désormais par son sigle ARSI). Certaines de ces lettres ont fait l'objet de publication dans la série des Monumenta Histórica Societatis Jesu (MHSI) en particulier dans la sous série Litterae Quadrimestres, 7 volumes publiés, Madrid, 1894-1932.

Grenade et, nous venons de le voir, Juan de Borgia<sup>4</sup>. L'Espagne entière ou presque est concernée puisque les courriers partent d'Alcalá de Henares, Barcelone, Cordoue, Gandia, Grenade, Madrid, Salamanque, Valence. Les royaumes de Valence (sept lettres pour Valence, trois pour Gandia) et de Grenade (douze lettres), terres de morisques par excellence se taillent naturellement —en dehors du cas atypique de Barcelone— la part du lion: 22 des 36 lettres et surtout les plus longues, les plus précises, les plus explicites. La répartition des missives dans le temps montre un léger décalage entre le déclenchement de la guerre (24 décembre 1568) et les commentaires qu'il suscite. Seules, trois lettres au cours du premier trimestre 1569, narrent les combats et elles émanent de jésuites grenadins. De même à nouveau trois lettres parties de Grenade sont enregistrées pendant le deuxième semestre de 1570. Entre temps, l'essentiel, 30 lettres, échelonnées somme toute de manière égale sur une année. Cette chronologie qui épouse parfaitement le déroulement des opérations montre comment une affaire régionalement circonscrite a eu, au bout de quelques semaines, du printemps 1569 au printemps 1570, des répercussions internationales. A cette dernière date, l'issue favorable aux chrétiens ne faisant plus de doute, l'événement appartient au passé et au lointain sauf pour les grenadins.

Restons-en à la discussion internationale. Ce qu'expriment inlassablement les jésuites, c'est la grande peur de la Couronne espagnole, de la société espagnole, de Rome, de la chrétienté. Le barcelonais Joseph de Ayala vit ballotté au rythme de communiqués de guerre contradictoires. Ainsi dans une lettre du 24 septembre 1569 se réjouit-il d'une victoire encourageante des chrétiens. Les morisques ne supporteront pas l'hiver n'hésite-t-il pas à annoncer avant de faire part, dans un post-scriptum, d'un tout récent courrier soulignant la force et la bonne organisation des rebelles<sup>5</sup>. En fait, pendant de longs mois, son ton dominant est alarmiste. Le 28 avril déjà, il notait que les "maures étaient poderissimos" et la situation plus que délicate<sup>6</sup>; le 25 mai que les révoltés se battaient en hommes qui n'avaient rien à perdre et que leurs forces ne cessaient de croître<sup>7</sup>; le 31 du même mois, il annonçait que l'armée chrétienne venait de perdre 8.000 de ses soldats, les pertes de l'adversaire ne dépassant pas 300<sup>8</sup>. Les 24 octobre et 27 novembre, il résume son sentiment "las cosas de Granada van

4. BORRAS I FELIU, Antoni: "La fundacio del col·legi i de la Universitat de Gandia de la Companya de Jesus", *Primer Congreso de Historia del País Valenciano*, vol. III, Valence, 1976, pp. 153-164.

5. ARSI, Hispania 111, fol. 258.

6. *Ibidem*, Hispania 110, fol. 259.

7. *Ibidem*, fol. 329.

8. *Ibidem*, fol. 349.

empeorando notablemente”, “lo de Granada, cada día peor”<sup>9</sup>. En ces occasions, il lâche le mot, peor, que Juan de Borgia employait déjà le 19 mai<sup>10</sup>. Pour le noble valencien, et pour Rodrigo Gómez de Silva, qui écrit de Madrid, la cause de cette situation plus que préoccupante vient de la désinvolte attention accordée dans un premier temps à l’affaire<sup>11</sup>.

L’angoisse est à son comble au début de l’année 1570. Les pères, comme l’ensemble de la société chrétienne espagnole, vivent dans la hantise d’un embrasement général. Déjà, le 24 octobre 1569, Joseph de Ayala faisait allusion au renfort de 600 janissaires venus, depuis Istanbul, prêter main forte aux crypto-musulmans insurgés<sup>12</sup>. Le 12 avril 1570, le père Cordeses indique que toute l’île de Majorque, dans l’attente d’un débarquement turc, est sur le pied de guerre<sup>13</sup>. La crainte suprême est de voir les morisques valenciens imiter leurs coreligionnaires grenadins. Juan de Borgia l’avoue dès le 19 mai 1569 “deste reyno ay poco que escrivir si no es que con la revolució de los de Granada no han dexado de desasosegarse los moriscos de aqui”<sup>14</sup>. Un an plus tard, la plainte n’avait pas changé. Le 29 mars 1570, le dean Roca voit tous les périls se conjuguer, et l’arrivée de la flotte turque et le soulèvement des morisques valenciens<sup>15</sup>. Le 18 avril, le chanoine Villalon note encore “es todo menester seguín están estos moriscos alterados. Hasta ahora no han hecho movimiento alguno pero andan por esos montes algunos perdidos de los del reino y estos inquietan todo esta morisma”<sup>16</sup>. Au même moment ou presque, le 18 mars, le père Sánchez, depuis Alcalá de Henares n’hésite pas à donner corps à la rumeur “teneumos los moros de Espaná levantados y cada día se van levantando. Dicen me que los de Valencia se han levantado doze mil, ahora está todo el reino con peligro y grandes causas para temer”<sup>17</sup>. Dans ces conditions, tout au long de la première moitié de l’année 1570, partout, à Salamanque comme à Valence, sont organisées rogations et processions, souvent à la demande du souverain nous dit-on<sup>18</sup>.

9. *Ibidem*, Hispania 112, fol. 172.

10. MHSI, Sanctus Franciscus Borgia, Madrid, 1911, tome V, p. 92.

11. *Ibidem*, p. 242.

12. *Ibidem*, p. 240. Ce thème apparaît déjà, le 1<sup>er</sup> mars 1569 chez le recteur de Grenade Juan de la Plaza, ARSI, Hispania 110, fol. 98.

13. ARSI, Hispania 114, fol. 17.

14. MHSI, Sanctus Franciscus Borgia, *op. cit.*, p. 92.

15. ARSI, Hispania 113, fol. 317.

16. ARSI, Hispania 114, fol. 54v.°

17. *Ibidem*, Hispania 113, fol. 289.

18. *Ibidem*, Hispania 113, fol. 142v.° (Valence 5 février 1570) et Hispania 114, fol. 4v.° (Salamanque, 2 avril).

La dernière aurait eu lieu, à Valence, en juin, à l'instigation de l'archevêque Ribera<sup>19</sup>. Sans cesse sollicités, les jésuites participent.

La sérénité finit par revenir. A sa lettre alarmiste du 18 avril, Villalón ajoute un post-scriptum faisant part d'une importante victoire des chrétiens connue de lui par une lettre arrivée la veille. Il rejoint ainsi Joseph de Ayala qui, le 13 du même mois, affirmait que "las cosas de Granada van de cada día mejor"<sup>20</sup>. L'information est digne de crédit puisqu'effectivement au début du printemps des négociations avaient eu lieu entre les adversaires dans le but d'amener les insurgés à déposer les armes. Avec le changement de signe de la guerre, celle-ci disparaît de la correspondance jésuite. Plus de péril, plus de nouvelles.

La communauté grenadine se sépare du schéma général, nous l'avons vu. Plongés au coeur du conflit, les jésuites relatent l'événement du premier au dernier jour. Ils se font chroniqueurs et sans doute sont-ils le principaux informateurs de leurs frères dispersés dans l'ensemble des états de la Couronne espagnole. Et au-delà du réseau interne à la Compagnie de Jésus peut-être leurs écrits constituent-ils une source fondamentale à laquelle puisent les grandes chroniques, celles d'Hurtado de Mendoza, de Pérez de Hita, de Mármol Carvajal. En effet quatre des six premières lettres, écrites entre le 13 janvier et le 10 juillet sont particulièrement bavardes et extrêmement riches en détails factuels et en commentaires pertinents ou révélateurs. Nous nous y arrêtons longuement car il conviendra de confronter leurs annotations à celles des chroniqueurs, principalement Mármol, grand fournisseur de faits précis.

L'intérêt des jésuites grenadins pour la communauté morisque ne date pas de 1569. Dès leur installation dans la cité du Darro, en 1554, ils se consacrèrent à l'évangélisation des nouveaux-chrétiens. Bientôt l'archevêque Guerrero leur confia la direction de la maison de la doctrine, sise au coeur de l'Albacín, colline peuplée essentiellement de morisques<sup>21</sup>. Lorsque l'armée commandée par le marquis de Mondéjar, capitaine général du royaume de Grenade fut constituée pour combattre la dissidence, une équipe de jésuites se joignit naturellement aux soldats. Trois pères, Pedro

19. *Ibidem*, Hispania 114, fol. 202.

20. *Ibidem*, Hispania 114, fol. 19v.°

21. MARÍN OCETE, Antonio: *El arzobispo don Pedro Guerrero y la política conciliar española en el siglo XVI*. Grenade, 1969, tome II, chapitre XV; ÁLVAREZ RODRÍGUEZ, J. R.: "La casa de la doctrina del Albaicín", *Cuadernos de la Alhambra* XIX-XX, 1983-1984, pp. 233-247; VINCENT, Bernard: "Jesuitas y moriscos (1545-1570)", in *Minorías y marginados en la España del siglo XVI*, Grenade, 1987, pp. 111-118; et surtout MEDINA, Francisco de Borja de: "La compañía de Jesús y la minoría morisca (1545-1614)", *Archivum Historicum Societatis Jesu*, 1988, pp. 3-137.

Navarro, 70 ans, vice-recteur du collège et confesseur du marquis de Mondéjar, Santa-Cruz, 51 ans, Pedro Muñoz, 35 ans et deux frères Juan de Arana, 30 ans et Francisco Rodríguez, 20 ans, servirent dès le départ comme aumôniers<sup>22</sup>. Et si le père Santa Cruz revint à Grenade au bout de vingt jours, les quatre autres religieux accomplirent leur tâche pendant toute la campagne qui prit fin début avril, le père Navarro demeurant au milieu des militaires jusqu'à la fin de la mission du marquis de Mondéjar, le 10 avril. Soulignons au passage que Mármol fait allusion à la présence dans l'armée, de quatre franciscains et de quatre jésuites. Sans doute ne tient-il pas compte de Santa Cruz<sup>23</sup>. Première exactitude attestée de notre chroniqueur.

Les aumôniers de la troupe n'ont pas manqué de correspondre avec leurs compagnons restés à Grenade. Et ces derniers, à leur tour, font parvenir des nouvelles à Rome. Ainsi la première lettre grenadine relatant la guerre, écrite dès le 13 janvier 1569, émane en toute logique, de Juan de la Plaza, recteur du collège<sup>24</sup>. Né à Medinaceli en 1527, après des études de théologie à Alcalá de Henares, il appartient à la Compagnie de Jésus dès 1552 ou 1553. Passé du collège de Cordoue à celui de Grenade, il fut recteur une première fois de 1558 à 1561 puis provincial d'Andalousie. Il redevint recteur de Grenade en 1569 et le resta pendant toute la durée des hostilités<sup>25</sup>. Notons que Plaza s'adressera au général de la Compagnie deux fois encore (le 1<sup>er</sup> mars et le 10 mai) pour rendre compte du déroulement des opérations militaires initiales. Mais sans être négligeable, l'information qu'il donne est pauvre au regard des témoignages livrés par ses compagnons<sup>26</sup> Jugeons-en.

Le document du 26 février avec un additif du 15 mars est dû à la plume de Gaspar de Aranda. L'auteur a alors 27 ans. Originaire de Jaen, membre de la Compagnie à l'âge de 19 ans, il a fait des études théologie<sup>27</sup>. Sa lettre est un long récit qui reprend pour une part les notations contenues dans la lettre de Plaza, les développent et les complètent. Il puise son informations aux meilleures sources. L'essentiel est tiré bien sûr des nouvelles fournies par les compagnons placés au coeur de l'affrontement.

22. MEDINA, F. de B. de: *op. cit.*, pp. 61-62 et 101; Archivo Histórico Nacional (A.H.N.), Madrid, Section Jesuitas, libro 773, fol. 101.

23. MÁRMOL CARVAJAL, L. del: *op. cit.*, p. 221.

24. ALCAZAR, Bartolomé de: *Chronohistoria de la Compania de Jesús en la Provincia de Toledo*. Madrid, 1710, tome II, fol. 260a.

25. A.H.N. Jesuites, libro 773, fols. 90-93.

26. ARSI, Hispania 110, fols. 98 et 287.

27. ARSI, Baetica, libro 8 qui contient les listes annuelles des membres du collège de Grenade.

Il n'en fait pas mystère puisque plusieurs fois il prend soin d'indiquer "según me afirman hermanos de casa que entonces se hallaron allá", "según que le oyó al Padre Navarro", "según escribe el Padre Navarro", "que escribe el Padre Navarro", "y diceme un hermano nuestro que vino habrá seis dias del real", "porque escribe el Padre Navarro que a veinte y tres de febrero le dijo el marques que habia tenido nueva cierta como habia llegado una fusta de moros". Il en vient à résumer "la mayor parte de esta historia e sacado de cartas que an enbiado los nuestros que vienen de allá". Le cas échéant Aranda recueille des précisions hors du circuit qui lui est familier "en esto del marques de los Velez, dit-il, estoy muy cierto porque lo he sacado de cartas suyas enviadas al Presidente"<sup>28</sup>. Cet admirable souci du bon et solide témoignage l'amène à exprimer parfois ses doutes: narrant les événements survenus à Juviles, fin janvier, il avoue "esta historia se cuenta de tres o cuatro maneras". Autant dire que Gaspar de Aranda mérite qu'on lui fasse crédit.

La lettre du 20 mai, la troisième conservée, fut rédigée par Alonso de la Cámara<sup>29</sup>. Né près de Soria, probablement en 1528, il est membre de la compagnie depuis 1554<sup>30</sup>. A l'instar de Gaspar de Aranda, il n'exerce aucune responsabilité particulière au sein de la communauté et ne participe pas à la mission auprès de l'armée de Mondéjar. Il n'avait pas de raison fondamentale de s'adresser au général. Il faut donc voir dans l'une et l'autre missives une illustration du trouble que provoque la situation chez les jésuites. Ou bien les membres de la communauté grenadine se répartissent la tâche pour tenir leur général au courant ou bien celui-ci est en correspondance non concertée avec plusieurs d'entre eux qui spontanément relatent des faits qui les préoccupent. En la circonstance, la lettre d'Alonso de la Cámara est précieuse pour ce qu'elle nous dit du développement de la guerre au mois de mars 1569, le récit de Gaspar de Aranda n'allant guère au delà du 20 février.

Fort logiquement l'auteur de la missive suivante, celle du 10 juillet, est Pedro Navarro<sup>31</sup>. Témoin des premiers moments du soulèvement des morisques, confident du marquis de Mondéjar, il est un homme d'expérience. Cet Aragonais né en 1500 à Saragosse a été maître de grammaire au collège de Gandia avant de faire partie du petit groupe des fondateurs du

28. ARSI, Hispania 110, fols. 6 et sv., MHSI, *Sanctus Franciscus Borgia, op. cit.*, pp. 31-54. Voir annexe, p. 9-17.

29. ARSI, Hispania 110, fol. 313. Voir annexe, p. 18-19.

30. ARSI, Baetica, libro 8.

31. ARSI, Hispania 111, fol. 86; MHSI, *Sanctus Franciscus Borgia, op. cit.*, pp. 54-129. Voir annexe, p. 20-22.

collège de Grenade en 1554. Sa carrière est, peut-on dire, exclusivement morisque. Tout au long de sa vie, Navarro a beaucoup correspondu avec Rome, principalement avec les généraux Lainez et Borgia et le secrétaire Polanco. Il mourra octogénaire, à Grenade le 26 septembre 1580, “del catarro universal que tanto estrago hizo en Europa”<sup>32</sup>.

Ces quatre lettres constituent indéniablement un ensemble cohérent dont le support est la campagne du marquis de Mondéjar entre le 3 janvier 1569, date du départ de Grenade, et le 10 avril, date du retour. Sont-elles les seules? Nous pouvons en douter sans pouvoir apporter de preuve. Constatons simplement que trois d’entre elles ont déjà fait l’objet de publication. Deux figurent dans la correspondance adressée à François Borja, une troisième (la lettre de Plaza du 13 janvier) a été recueillie par Bartolomé de Alcázar dans sa *Chronohistoria de la Compañía de Jesús en la Provincia de Toledo*. Mais à la différence des deux précédentes dont j’ai pu retrouver l’original aux Archives de la compagnie, le manuscrit du père Plaza semble avoir disparu. Enfin la lettre d’Alonso de la Cámara est inédite. Les regrouper dans une édition unique m’a semblé opportun. C’est pourquoi on les trouvera en annexe.

\* \* \*

Une comparaison entre le contenu des lettres et le récit de Mármol Carvajal est nécessaire et révélatrice. La première missive, celle de Plaza est un condensé résumant la situation. Après la tenue du synode provincial de Grenade de 1565 et de la junte de Madrid de 1566, il a été interdit aux morisques de maintenir leurs pratiques considérées comme signes d’attachement à l’Islam<sup>33</sup>. Plaza s’attache à la langue et au vêtement comme Mármol, cependant plus complet. Notons que le recteur jésuite ne fait aucune allusion au fameux mémoire que Francisco Núñez Muley a adressé au président de la chancellerie de Grenade. En revanche il narre avec une assez grande précision l’entrée, à Grenade, d’un groupe de morisques insurgés et leur vaine tentative pour soulever leurs coreligionnaires de l’Albacin. A quatre heures du matin, précise-t-il —Mármol indique deux heures avant l’aube (on est en décembre)— les assaillants arrivent. Une sentinelle tuée, deux autres blessées, la croix de la maison de la Compagnie détruite, tous les détails fournis par Plaza et Mármol concordent<sup>34</sup>.

32. A.H.N., Jesuitas, 773, fol. 8.

33. MARÍN OCETE, A.: “El Concilio Provincial de Granada de 1565”, *Archivo Teológico Granadino*, 1962, pp. 23-178.

34. MÁRMOL CARVAJAL, L. del: *op. cit.*, p. 184.



Gaspar de Aranda es, on le sait, particulièrement disert. S'il ne fait que répéter son supérieur hiérarchique quant au scénario de l'incursion des rebelles dans l'Albacin, il fournit une foule de renseignements inédits. Il insiste par exemple sur la tension préalable et l'avertissement que les jésuites avaient transmis aux autorités. Mármol ne l'oublie d'ailleurs pas<sup>35</sup>. Une différence malgré tout entre les deux récits: si pour Aranda le jésuite mis au courant de ce qui se tramait est le recteur Plaza, pour Mármol il s'agit d'Albotodo, d'origine morisque, dont le zèle évangéliste a été maintes fois souligné et pourtant étrangement absent des relations des membres de la Compagnie de Jésus.

Les similitudes, les concordances entre Mármol et Aranda sont légion. Ils s'accordent presque toujours sur les chiffres et sur les dates. Ainsi l'un et l'autre affirment qu'à Felix, village proche d'Almería, 3.000 "hombres de pelea" morisques s'opposèrent à l'armée du marquis de los Vélez le 19 janvier<sup>36</sup>. Lors de l'affrontement d'Ohanes, dans la Alpujarra orientale, le 1.<sup>er</sup> février, les crypto-musulmans perdirent 1.000 des leurs selon Mármol, 1.200 selon Aranda auxquels s'ajoutèrent 1.600 captifs, femmes et enfants pour Mármol, 1.700 pour Aranda<sup>37</sup>. L'un et l'autre précisent que 30 chrétiens furent à l'occasion libérés et que l'on déplora la mort de 20 autres selon Mármol, 23 selon Aranda.

De même quelques formules appelées à la célébrité leur sont communes, par exemple la fameuse apostrophe prêtée aux Morisques de l'Albacin et destinée à leurs coreligionnaires assaillants: "Hermanos idos con Dios que sois pocos y venis sin tiempo", dit Mármol<sup>38</sup>; "soys pocos y venis tarde", résume Aranda suivi en la circonstance à la lettre par Diego Hurtado de Mendoza<sup>39</sup>. La participation des femmes morisques à la lutte a également frappé nos deux reporters au point qu'ils emploient des termes identiques. A Felix, il y avait, souligne Aranda, "entre ellos algunas mujeres porque peleaban como hombres aunque ellas no tenian mas armas que piedras y asadores, y hasta arremeter con almaradas a matar los caballos"; le propos est repris par Mármol "entre ellos algunas mujeres que pelearon como animosos varones hasta llegar a herir con las almaradas en las barrigas de los caballos"<sup>40</sup>.

Aranda fournit parfois des renseignements ignorés ou passés sous silence par tous les chroniqueurs. Si tous, Mármol, Hurtado de Mendoza,

35. *Ibidem*, p. 183.

36. *Ibidem*, p. 237.

37. *Ibidem*, p. 241.

38. MÁRMOL CARVAJAL, L. del: *op. cit.*, p. 185.

39. HURTADO DE MENDOZA, D.: *op. cit.*, p. 129.

40. Voir note 36.

Pérez de Hita font avec des variantes, allusion aux notables ayant péri lors de l'assaut de las Guajaras, le 10 février, aucun à la différence d'Aranda n'indique que le corps de Luis Ponce de León, cousin des ducs d'Arcos et d'Alcalá fut transporté à Grenade, à las Augustias, "que es una ermita casi dentro de Granada". Seul encore Aranda donne le nombre —15— des religieux augustins d'Huecija morts à la mi-janvier dans l'incendie de leur couvent et cite le licencié Jibaja, gouverneur de la taha de plusieurs morisques faits prisonniers, ainsi Marcos Hernández el Zamar, défenseur de Las Guajaras et Portocarrero, originaire de Gergal meurent le 10 mars<sup>41</sup>. En règle générale, Aranda livre des informations inédites de l'arrière, phénomène aisément explicable puisqu'il est demeuré à Grenade.

La lettre d'Alonso de la Cámara du 20 mai 1569 est le complément de celle d'Aranda à laquelle elle fait expresse référence. Plus succincte, elle met l'accent sur la temporisation des chrétiens en matière militaire depuis la mi-mars, évoque le succès d'une escarmouche morisque visant le fort chrétien du col de la Ragua début mai, narre l'assassinat des morisques enfermés à la prison de la chancellerie de Grenade, le 17 mars, et l'arrivée de don Juan d'Autriche dans la ville du Darro, le 13 avril. Enfin Alonso de la Cámara avance l'hypothèse d'une possible expulsion des morisques habitants de l'Albacin<sup>42</sup>, or la décision un temps ajournée, fut appliquée le 24 juin. Preuve qu'elle a été mûrement réfléchie<sup>43</sup> et que les jésuites étaient excellentement informés. Constatons une dernière fois la totale cohérence entre leur propos et le récit des chroniqueurs producteurs de détails complémentaires. Mármol et le curé de Juviles, Lorenzo Vanderhammen y León, auteur en 1626 de la première biographie de don Juan d'Autriche affirment qu'il y eut, fin avril, une consultation quant à la déportation des morisques de l'Albacin<sup>44</sup>. Pedro de Deza, président de la chancellerie, le duc de Sesa, arrivé à Grenade le 21 avril, le licencié Birviesca de Muñatones et Alonso Núñez de Bohorquez, en étaient partisans. Luis de Quijada, tuteur de don Juan, l'archevêque Pedro Guerrero et surtout le marquis de Mondéjar y étaient hostiles.

\* \* \*

41. Annexe, p. 9-17.

42. C'est aussi le thème principal de la lettre de Juan de la Plaza du 10 mars 1569, ARSI, Hispania 110, fol. 287.

43. VINCENT, Bernard: "L'expulsion des morisques du royaume de Grenade", *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1970, pp. 211-246, version espagnole dans *Andalucía en la ciudad moderna: economía y sociedad*. Grenade, 1985, pp. 215-266.

44. MÁRMOL CARVAJAL, L. del: *op. cit.*, pp. 258-259; VANDERHAMMEN Y LEÓN, Lorenzo: *Don Juan de Austria*. Madrid, 1627.

La lettre du père Navarro du 10 juillet est d'une autre nature. Bien sûr, elle est d'abord un résumé des opérations initiales mais elle n'apporte guère d'élément nouveau. L'essentiel réside dans la deuxième partie du texte où l'auteur s'attarde sur les discussions à l'intérieur du camp chrétien, l'arrivée de don Juan d'Autriche à Grenade et l'absence d'une politique ou d'une stratégie claire. Le relatif silence des jésuites pendant la période d'atermoiements (avril-juillet) est peut être à lire entre les lignes de Navarro. Celui-ci, confidant du marquis de Mondéjar, épouse sans réticence la cause du capitaine général du royaume de Grenade en butte aux âpres critiques de la chancellerie et de la municipalité. A ses yeux les mauvaises querelles expliquent l'extrême gravité de la situation du début de l'été 1569.

Mais la disgrâce de Mondéjar a pu entraîner la moindre faveur des jésuites. La compagnie est certes toujours présente sur le front après juillet mais sa participation semble infiniment plus modeste qu'au début de la guerre. Juan Legaz, un navarrais de trente-cinq ans fut aumônier d'un tercio de l'armée de don Juan à partir de novembre. Le chef de l'armée chrétienne lui confia même une mission d'information auprès de Philippe II installé à Cordoue<sup>45</sup>. D'autres jésuites, Julián de Oviedo, Juan Bautista, Tomás de Enciso, Juan López assistèrent l'armée à des moments divers. Cependant au total, on est loin du rôle éminent joué pendant les premiers mois de l'affrontement. Aussi moins bien informés les jésuites sont plus laconiques.

Les six lettres écrites entre la fin du mois de juillet 1569 et le mois de novembre 1570 sont donc plus brèves. Il faut avouer cependant que la pauvreté apparente et relative de la correspondance jésuite locale du temps tient également aux aléas de la conservation des documents. Des missives ont été perdues. Le père Plaza commence sa dépêche du 30 novembre 1570 en faisant allusion à la précédente du mois de septembre<sup>46</sup>. Celle-ci m'a échappé. Et comment imaginer que de la fin mars au mois de septembre le recteur se soit tu? Il n'en reste pas moins qu'en l'état actuel des sources aucun père ou frère ne semble venir compléter ou suppléer le recteur Plaza, auteur de cinq lettres, et le vice recteur Navarro, auteur de la sixième.

Après deux correspondances des plus succinctes (30 juillet et 25 septembre 1569) Plaza exprime le 21 janvier et le 29 mars 1570, la vive inquiétude des chrétiens et particulièrement celle des habitants de Grenade qui n'osent

45. MEDINA, F. de B. de: *op. cit.*, p. 101.

46. ARSI, Hispania 115, fol. 310a.

s'aventurer hors les murs tant l'emprise morisque est forte <sup>47</sup>. Il décrit les mouvements de troupe et souligne les pertes de la population touchée par les épidémies. Dans les ultimes textes, datés de la fin novembre 1570, ils narrent succinctement l'expulsion des morisques du royaume de Grenade, l'existence de groupes isolés résistant encore, l'état de désolation générale. Navarro annonce le départ imminent de don Juan d'Autriche et le maintien sur place de Luis de Requesens. Il termine bien sûr en donnant des nouvelles du marquis de Mondéjar "el marques y la marquesa... han arrancado de aqui del todo, solo don Luis su hijo conde de Tendilla, es el que queda en la Alhambra por alcaide della". La guerre est finie.

36 lettres, un dossier riche, une information précise. Ce cas est exemplaire. Un quart de siècle après son installation en Espagne, la Compagnie de Jésus est remarquablement implantée. Son audience est considérable et en toutes circonstances on fait appel à ses membres. Aussi l'intérêt des nouvelles que ceux-ci diffusent est de première importance. Dès lors le recours à cette foisonnante correspondance s'avère indispensable pour de nombreux chercheurs travaillant sur l'Espagne du Siècle d'Or. A ce premier enseignement s'en ajoute immédiatement un second. Le jeu de miroirs que l'on a ébauché entre les jésuites chroniqueurs et leurs émules, Mármol Carvajal principalement, renforce considérablement la crédibilité de ces derniers. S'il est impossible, aujourd'hui, d'affirmer que Mármol a eu connaissance des lettres jésuites, il est indéniable qu'il a eu accès à d'excellentes sources et qu'il en a fait un bel usage. A l'époque de Philippe II et de Philippe III, les grands historiens ne manquent pas.

#### *Calendrier des lettres jésuites*

janvier-mars 1569.....	3
avril-juin 1569 .....	7
juillet-septembre 1569 .....	6
octobre-novembre 1569 .....	5
janvier-mars 1570.....	9
avril-juin 1570 .....	6
juillet-septembre 1570 .....	—
novembre 1570 .....	2

47. *Ibidem*, Hispania 113, fols. 245 et 315.

48. *Ibidem*, Hispania 115, fol. 305.

## ANEXO I

ALCÁZAR Chronohistoria de la Compañía de Jesus en la Provincia de Toledo. B. N. Paris, H, 1786-1787.

Tome II Juan de la Plaza a Borgia  
fol. 260a (Archivo del Colegio imperial?)

Muy R. P. nuestro en Christo, Pax Christi

Despues de la que escribi a V.P. el mes de Noviembre, no se ha offrecido cosa particular en este Collegio de que avisar, mas de que estamos todos con salud, gloria a Nuestro Señor. Una novedad ha acaecido en este Reyno, que quando esta llegue, podra ser, que V.P. tenga ya noticia de ella: pero por ser cosa tan grave, y notable, me pareció dar noticia de ella: porque se sepa lo cierto, de lo mucho que se divulgará en este caso.

Ya V.P. tendra noticia, como ha dos años, que el Rey Philippo mandó a los Moriscos de este Reyno, que mudassen el habito antiguo que tenían como quando eran Moros; y que hablassen la lengua castellana: porque ha 27 años que se trata de este modo de reformation en esta gente; pareciendo medio eficaz este para atraherlos, y aficionarlos a la Religion Christiana, viendose vestidos como Christianos, y hablando en una mesma lengua con ellos. Y este medio se juzgó necessario en el Concilio Provincial que se celebró en esta Ciudad ahora tres años: y assi pidieron al Rey, que lo ordenasse, los que se juntaron en el Concilio. Ahora dos años, por este tiempo, se publicó una Prematica en que se les mando que, cumplidos dos años, mudassen el habito; y cumplidos tres años, no hablassen más algaravía. Han sentido tanto esto que este verano passado les tomaron a unos, que se iban a Berbería, fol.260b y llevaban cartas al Turco, pidiéndole favor; diziendo que les mandaban dexar el hábito y lengua, y que perdido el habito y lengua, era perdida su ley de Mahoma. Por las quales cartas pareció, quan necesario medio era, quitarles el habito y lengua, para que se reduxessen a vivir christianamente. La semana antes de esta Pasqua de Navidad començó a sonar, que algunos de ellos se avían levantado; y que salidos al campo, andaban con banderas, a punto de guerra. El domingo, segundo día de Pascua, a las quatro de la mañana, anduvieron como cien hombres de ellos por las calles de el Albaicin de esta ciudad, dando voces, y llamando a los servidores de Mahoma, que los siguessen: que ya era llegado el día de su libertad. Mataron a un Soldado, de los que guardaban, y hirieron dos. Llegaron a la puerta de nuestra Casa, que está en el Albaicin, derribaron una Cruz, que estaba encima de ella, rasgaron un Jesus, que estaba fixado en la

misma puerta, dieron algunos golpes en ella y passaron adelante; y al cabo de hora y media, tañeron una trompeta a recogerse, y se salieron por un portillo; y a la salida dieron tres pregones, llamando a los del Albaicin, que saliessen con ellos: los quales pregones oyeron, y entendieron los padres; y asimismo vieron y oyeron todo lo que he dicho.

- Despues de comer salieron quinientos de a caballo tras de ellos, y a la puesta de el Sol los alcançaron tres leguas de aqui, a la salida de una Sierra; y por esto no los pudieron seguir los de a caballo. Antes ellos les hizieron rostro, les dixeron palabras injuriosas, y
- fol. 261 les mataron un caballo y tomaron la lança y adarga de el Caballero y se las llevaron. Y assi los dexaron los de a caballo, y se volvieron a cenar a Granada. Otros quinientos de a pie los siguieron; pero no los alcançaron: y assi se juntaron con los que estaban levantados en el campo. El Lunes a 3 de enero salio el Marques de Mondexar de aqui con tres mil hombres, y llegó el Martes siguiente en la noche tres leguas de aqui. Este Martes por la mañana salieron de este Collegio tres Padres, y fueron tras de el campo, para ayudarlos con exhortaciones y confesiones; y llegaron aquella noche a un lugar, que se llama Durcal, quatro leguas de aqui, donde estaban los Soldados, que avian salido a pie el segundo día de Pasqua tras de los Moros, con otros quinientos que se avian juntado: y esta misma noche, despues de media noche, vinieron a ellos otros mil Moros, pelearon dos horas, mataron hasta veinte Christianos, y hirieron hasta ciento. De los Moros se hallaron ocho muertos; de los heridos no se sabe. Estuvieron aquella noche bien ocupados los Padres, confessando, y ayudando a los que morian y curando a los heridos. Miercoles a 5 de Enero passó adelante el Marques y ha llegado hasta hoy Miercoles 12 de Enero a Orgiba, que está nueve leguas de aqui. Y aunque en Lanjaron, y en una Puente que esta en el camino, que llaman la Puente de Tablate, llegó a vista de los enemigos: no le han esperado, sino que van huyendo, recogándose a la Sierra: y en Lanjaron mataron tres Moros, y de los Christianos no han muerto alguno en esta jornada hasta ahora. Plegue a Nuestro Señor los guarde hasta el fin para que se de asiento en
- fol. 261b un negocio tan importante para el bien de ese Reyno.

Esta Ciudad ha estado muy alterada hasta oy, y con mucho miedo, por aver tardado de juntarse gente para el socorro: pero con la nueva de oy se han sossegado algo; y placera a Nuestro Señor, que cada dia se vaya mejorando este negocio. En este Collegio estamos con cuy dado de la necesidad que ha de succeder a esta guerra: assi por lo mucho que gastará la tierra, como porque no se siembra este año: y assi se cogera poco, o nada. Pero Nuestro Señor es buen provisor, que sabe como remediamos, aunque falten estos medios humanos. Y para todo nos ayudará mucho el fervor de las oraciones y Santos sacrificios de

V.P. el qual pido con mucha instancia, para que Nuestro Señor me de gracia, de que siempre haga su santa voluntad.  
De Granada oy Jueves, 13 de Enero de 1569.

## ANEXO II

Muy Rdo. Padre nuestro en Chro. Pax Chri, etc. Porque allá se deseará alguna notiçia del mouimiento deste reyno, pareció al Padre rector que diese qüenta á V. P. desta desuentura, lo qual haré por cumplir la obediencia.

Después que se acabó de conquistar este reyno, con la entrega de Granada hecha al rey cathólico, año del Señor de 1492, segundo día de Henero, los moros, que á la sazón aquí residían, quedaron en la tierra, porque assi fué conçierto; y lo que peor es, en su infidelidad, hasta que, leuantándose vna uez, se les propuso por el rey cathólico que, ó fuesen christianos, ó se fuessen á Berbería, lleuando allá sus muebles. Fuéronse muchos, y los que quedaron en la tierra, reçibieron el baptismo; con lo qual este reyno quedó más seguro, y ellos por entonces se pusieron medianamente en las cosas de la fee, aunque después acá no se a tenido de la mayor parte de ellos la satisfacción que se deseaua en lo que toca á la cristiandad; porque se creía que, aunque en algunas cosas exteriores se tratassen como christianos, en lo secreto no lo eran. Daua occasion á esta sospecha la dificultad con que á los templos uenían, y el retenerse el hábito y lengua etc. de sus antepasados.

Pues para remediar vna cosa de tanta importancia, el rey Dn. Philipe, fauoreciendo á una petición que le fué hecha por parte de personas, á cuyo cargo estaua el gouierno spiritual destas almas, proueyó que dentro de çierto tiempo el hábito y lengua se quitase, haciendo pramáticas para este effecto. Esto los naturales no pudieron poner á paçiencia; y como ni por sí mismos, ni por terçeras personas, pudiesen alcanzar del rey siquiera prolongaçión á la execuçión de las dichas pramáticas, trataron, como gente desesperada, de se rebelar; y se a podido colegir de ellos que el día señalado para esto era el jueves sancto que passó; mas no vuo effecto, porque fueron sentidos por çiertas palabras que dixeron algunos de ellos, pasando junto á vna ilesia. Vinieron algunas capitánias de fuera para que estuuiese proueyda la ciubdad, si uuiese algún motín. Y como no entendió Granada que era tanta la desuentura como a visto aora, contentóse con dexar menos de çien soldados en el Albaycín, que lo rondasen de noche.

Pues como los naturales dispararon del jueves sancto, dieron en la noche buena, por ser tiempo más cómodo para executar su dañada intençión; y en el ínterin tuuimos algunas premissas de lo que aora uemos, porque se vieron vnas cartas, que se embiauan á Berbería, de

Granada, en que pedían ser ayudados de los de aquellas partes, porque no podían sufrir los agrauíos y malos tratamientos que aquí se les hacían, diçiendo mucho mal del canónigo Horozco, y del P. Albotodo, y de los de la Compañía. También se uieron en este tiempo muchos monfies, assí en lo de Granada como más espeçialmente en lo de Guadix, y diçese que estos eran moros, que, auiendo ydo del Alpuxarra á Berbería, como de Órgiba etc., se boluieron á esta tierra.

Pues como se trataua entre ellos del leuuntamiento, y no todos sean malos, porque conozco yo algunos que, á mi ver, son buenos christianos, vno destos vino al Padre rector el miércoles, tres días antes de pascua, diciéndole auer entreoydo que tratauan los del Albayçín de leuantarse para la noche buena. Oydo esto, fué luego el Padre rector esse mismo día á dar auiso de lo que passaua á los que tienen el gouierno desta ciudad; y el día siguiente al marqués de Mondéjar. El corregidor, que fué el que mejor lo reçibió, ueló en la plaça de Bib el Bonut, que es en el Albayçín, con çinquenta hombres el jueues y el uiertes en la noche. Luego el domingo siguiente, segundo día de Navidad, á las quatro de la mañana, entraron por el Albayçín como cien moros, apellidando libertad á los seguidores de Mahoma, diciendo que saliesen con ellos, y que reyes tenían en su fabor, y que era llegado el tiempo de su libertad. Tocauan las puertas diçiendo que saliesen; y diçese que algunos del Albayçín (aunque pocos) que aora se hallan faltos en sus casas, salieron y se fueron con ellos. Entraron en vna botica, rompiendo las puertas de ella, y quiso Dios que el boticario (que era cristiano viejo) estuuiese abajo essa noche con toda su casa, y después se fueron para nuestra casa, que está en el Albayçín, derribaron vna cruz que estaua encima de vna puerta, en la qual dieron algunos golpes, que aora se uen en ella señalados. Antes que llegasen aquí, mataron vn soldado de las guardas del Albayçín, y hirieron dos que intentaron hacerles rostro, y fueran sin duda muertos, si no huyeran con tiempo. Después se subieron á vn montezillo, que está sobre el Albayçín, porque de allá llamaron con vna trompeta á rrecojerse; y con tañer á rrebato en tres yglessias del Albayçín, no uuo hombre de los nuestros que saliese á estorualles su desuergüenza, con que tuuieron atreuimiento para deçender segunda vez al Albayçín, y dar tres pregones, como dieron, discuriendo por diuersas partes del Albayçín, prouocándoles á salir, propuesta munchas ueçes su muy cierta libertad; y al alua se salieron por vn portillo, que está en la çerca del Albayçín, sin auer quien les interrumpiese su camino por toda aquella mañana, hasta que esse domingo, á las tres de la tarde (que no se perdiera nada si uuiera sido más temprano), salió el marqués de Mondéjar, capitán general deste reyno, con quinientos cauallos y menos de docientos infantes, en seguimiento de los dichos cien moros, y uínolos á alcançar la cauallería, que se adelantó, al pie de vna sierra, la qual como no pudiesen subir cauallos, y la noche



sobreuiniese, no les hizieron mal, antes ellos mataron vn cauallo de tres ó quatro que se adelantaron, tomando la lança y adarga al escudero, que no hizo poco en escaparse.

En esta sierra se hizieron los moros fuertes, de donde dixeron al marqués y á los que con él yuan palabras injuriossas, y con esto los moros siguieron su camino por la sierra, y el marqués se boluió con los caualleros á cenar á Granada, dexando el peonaje aloxado en el Padul, tres leguas de Granada. Y diçen los christianos viejos, que uiuían en el Alpuxarra, que le conuino al marqués retirarse aquella noche, porque en ella se juntó con los dichos cien moros otra gran morisma; para cuya declaración es de notar que el orden que estos malaumentados auían dado en el dicho leuantamiento (según algunos de ellos an confessado en tormentos que se les han dado), era que uiniesen dos mill moros por la sierra hasta la casa que diçen de las gallinas, que es vna pequeña legua de Granada, donde les estarían aguardando quinientos del Albaycín, para que desde allí, vnos por vna parte, y otros por otra, marchasen para el Alhambra, la qual entrarían por escalas por cierta parte que llaman el arco del agua. Lo qual se diçe en Granada se pudiera hazer con mucha façilidad y seguridad de ellos; y que esta fuese la señal para que se leuantase el Albayzín, que, entrando en el Alhambra los dichos dos mill y quinientos, harían matança en la gente nuestra que allí estaua, y el marqués, que necessariamente lo auía de sentir, dispararía algún tiro pidiendo fabor á los christianos viejos de Granada; y que este tiro fuese auiso para que los del Albayzín se leuantasen, y auisasen con fuego á los de la vega, y los de la vega á los del valle. Y que si el marqués no tirase el tiro, que ellos le tirarían.

Era este el modo más perniciosso para nosotros que se podía pensar; porque cercados por lo alto del Albayzín, y por lo llano de los de la vega, pareçe imposible poder quedar viuo hombre; mas fué nuestro Señor seruido fauoreçernos con que los que uenían por la sierra se perdiesen é impidiesen por la mucha nieue, no pudiendo llegar á Granada, y al tiempo entre ellos señalado, scilicet, la noche buena; de lo qual tuuo auiso el Rmo. de Granada por carta de vn beneficiado de la sierra que se traxo el primer día de pascua, en la qual deçía cómo dos mill moros, que uenían por la sierra para Granada la tarde de noche buena, se auían perdido, y que se proueyese la ciubdad para su defensa, porque la noche siguiente auían de venir. Embió esta carta S. Sría. con el Dr. Fonseca, visitador, al de Mondéjar; y no se hizo diligencia alguna, como pareció después: porque de los dos mill que uenían, solamente los çientos dichos, que tuvieron mejores piés, vinieron á Granada la noche siguiente, como es dicho; con cuya entrada reçibió esta ciubdad vna muy notable afrenta. Y que éste aya sido su designo pareçe claramente así, por los muchos compañeros que essa noche tuuieron los çien moros, que eran el resto de los dos mill, según se

entiende; como también porque se dice que los del Albaycín aquella noche, que fueron llamados de los ciento, respondieron: “Soys pocos y uenís tarde.” Lo tercero, el no auerse leuantado la vega, fortasse porque no oyó el tiro, ni uió el fuego, según lo concertado. Lo quarto, porque con lo que pretendían los moros de Alpuxarra persuadir á los christianos que renegassen, era con decir que el Alhambra era tomada, y estaua puesto cerco sobre Granada, porque entendian se auía puesto por obra lo concertado. Lo quinto, porque el leuantamiento en el Alpuxarra y en lo de Guadix y Almería fué la noche buena. El qual dicen que sabían dos personas de cada pueblo.

Son los pueblos leuantados en este reyno, según yo oy al presidente, ciento y nouenta y tantos, con los de Guadix, que son ciento y más, aunque dicen que los moros de aquella tierra exceden á los desta, en que no quemar los templos, aunque otros más uerdaderamente dicen que sí; porque los de acá hacen cosas en esta parte, que no son para contar, dando cuchilladas en las ymágenes y derribando los altares y templos, matando con exquisitos tormentos los curas, sacerdotes y sacristanes. Assí que bien podemos dezir: “Altaria tua destruxerunt, sanctuarium tuum incenderunt, prophetas tuos occiderunt”; y aun con el óleo sancto hizieron suziedades, que no son de oyr. Y se a hecho información, que se a lleuado al rey, cómo, en afrenta de Dios N. S. y de sus sanctos, colgaron vn puerco en vn altar. En esto no me quiero detener, porque auía munchas particularidades notables que escreuir.

A los christianos uiejos que pudieron cojer aquella noche de repente, y á los que después de puestos en defensa, como en torres y fortalezas, se quisieron rescatar, saliendo sobre seguro, á todos los mataron, si no es á qual y qual, quitándoles las armas ofensiuas y defensiuas de que se an aprouechado contra nosotros. Fueron muchos christianos muertos: en pueblos uuo que docientos, y en otro que docientos y çinquenta, y specialmente en vn pueblo de las Guáxaras baxas, á do mataron á vn Dn. Juan Zapata, señor de aquel pueblo, con muchos soldados que quemaron dentro en la yglessia y mataron fuera. Engañaron á este cauallero algunos moros deste mismo pueblo, diciéndole que mirase por el pueblo, que querían venir moros sobre aquella su tierra. Él entonces vino de Motril, donde residía, con muchos soldados para defenderle; y él y los demás fueron muertos, según es dicho.

Con las mugeres y niños se uieron más piadosamente, specialmente en esto de Granada, donde yo no e oydo muerte de alguna, aunque les persuadían se tomasen moras. Fueron también mirados en no tocar á ninguna de ellas, porque echó vando su reyezuelo, Dn. Hernando Valor (á quien besan el pie y hazen las demás çeremonias), que ninguno las tocasse; y hizieron esta obra de virtud (según se entiende) porque los nuestros les pagasen en la misma moneda con las moras captiuas que necesariamente auían de venir á nuestras manos.

Voluiendo á las cosas de Granada, digo que esta çiuðdad estuu en este tiempo puesta en gran temor, assi por parecerle que tenia los enemigos en casa, tiniendo tan uezino el Albayzín, como también porque se supo de correos que uinieron de diuersos pueblos del Alpuxarra (et euaserunt soli ut nunciarent nobis), cómo se auían rebellado todos los de aquella comarca; y fué bastante el temor que se concibió en el pueblo, para que munchas personas con sus casas se fuesen á uiuir fuera del reyno; y salieran munchas más, si con pregón no se prohibiera so graues penas. Luego se puso toda la çiuðdad en armas, y se dió auiso por parte del señor presidente al marqués de los Vélez, pidiéndole con instançia mirase por lo de Guadix y Almería. Por otra parte se embiaron despachos á los pueblos y çiuðdades de Andalucía, para que acudiesen en breue con sus gentes y socorro á la necessidad urgente deste reyno, y assi creo el postrer día de pascua y otro siguiente entraron como treçientos hombres de las siete villas, los quales todos con otros algunos de Granada fueron luego embiados la buelta del Padul al capitán Dn. Diego de Quesada, que estaua con los menos de doçientos que dixere averse aloxado en el Padul la noche que el de Mondéjar fué en seguimiento de los cien moros. Con esta gente tuuo ánimo el Quesada para pasar en Durcal, más de vna legua adelante del Padul, la uía de los enemigos.

El marqués en el interim aguardó en Granada el socorro dicho, y assi, bíspera de año nueuo, entró [en] Alcalá Real, y luego Alhama, y después Loxa, la qual diçen aver sido causa del leuantamiento de Malaçoena, que es vn pueblo en la Vega, çerca de Granada; porque, como los de Loxa fuesen aposentados en aquel pueblo hasta que viniese la gente, fueron tantos los malos tratamientos que los soldados les hizieron, que, no pudiéndolos sufrir, desampararon el pueblo con lo que en él tenían, y dicese que muchos dellos se acog[i]eron al Albaycín. Saqueóse el poblezillo de los de Granada, que luego lo supieron, hasta no dexar ni aun puertas, sin averse aún pregonado campo franco.

Terçero ó quarto de Henero, á las dos de la tarde, uuó vn tan estraño alboroto en la çiuðdad, que fué el mayor que yo e uisto en Granada, y bien sin fundamento; porque se dezía que se leuantaua el Albaycín, lo qual quieren algunos dezir que hixieron christianos viejos por darle saco (que es vna cosa de las que ellos mucho desean). Al cabo les uino á costar la uida á más de vna docena de moriscos que mataron aquel día los christianos viejos (según lo suelen hazer en semejantes rebatos), dándoles en la cabeça y diçiendo: ¡a perros! ¡que vosotros soys la causa desto! Y fué y es público que se hallan circuncidados buena parte de ellos. Este día salió el marqués de Granada á las tres ó quatro de la tarde con la gente de las çiuðdades dichas, y con los de Antequera y Jahén, y con mill alcabuzeros de Granada, que serían todos, á mi uer, poco más de tres mill hombres, con los quales fué á

tener noche en Alhendín, poco más de vna legua, y el día siguiente en el Padul, tres leguas de Granada, cuya venida supieron los enemigos por sus espías, y determinaron de dar en los pocos que estauan en Dorcal, antes que el marqués se juntase con ellos. En effecto vinieron la mañana del día siguiente como mill de los enemigos, aunque algunos dicen aver sido solos quinientos, quasi todos vallesteros, con hierua y sin ella, y dieron sobre los nuestros, que estauan durmiendo, con aver tenido el día antes auiso de vna espía de los contrarios (que prendieron y hahorcaron los nuestros), cómo auían de venir los contrarios la mañana siguiente, como realmente vinieron; y entraron en la cuestión con tan buen pie, que á los primeros tiros derribaron muerto al maestre de campo nuestro, y hirieron muy mal á vn otro nuestro capitán, y dieron tal carga á los nuestros, que les hizieron retirar dos ueces hasta la ilesia, á donde llegó vna vandra de los enemigos (aunque no se fué alabando el que la lleuaua). Los enemigos eran más que los nuestros, y mejor proueydos, y en mejor estancia; porque los nuestros estauan á la luna y sin ninguna defensa; los contrarios estauan debaxo la sombra de vn oliuar, finiendo delante vna pequeña paredeja que les seruía de vna muy buena trinchera. Essa noche auían llegado allí cinco de los nuestros de casa, y assí pudieron ver y hallarse presentes á este salto, el qual duró dos oras y media, hasta ya que amanecía, quando los enemigos se retiraron dos leguas de allí, donde estaua el tirano malauenturado, que se llama rey del Alpuxarra. Estos, vnos diçen que huyeron, porque les uino vna espía, que les dio auiso de la venida de çiertos de á cauallo, que enbiaua el marqués, del Padul (que estaua poco más que vna legua de allí), como en la verdad los embió; otros diçen que boluieron las espaldas por no poder resistir á la fuerça de los christianos. Como quiera que sea, los nuestros se trataron como vencedores, aunque les mataron veynte, y aún algunos se alargan á más, é hirieron sobre quarenta. De los contrarios se hallaron muertos menos de vna dozena y muchos rastros de sangre de otros muertos, que se lleuauan porque no pareciesen.

Essa mañana leuantó el marqués su campo del Padul, y pasó en Durcal, donde, por auer reparado quatro días, le dexaremos aora, quanto diga algunas cosas de las que á la sazón passaron en la çiudad.

En este tiempo supimos en Granada del çerco de Almería y de la Calahorra del marquesado de Zenete, en el obispado de Guadix. Mas después se dixo cómo á Almería auía librado del çerco D. Garçía de Villarroel, capitán de los de pie y cauallo, de aquella çiudad, sobrino de Dn. Juan de Villarroel, de quien abaxo se hará mención. La Calahorra fué después desçercada por los de Guadix. Deste marquesado del Zenete embió el liçençiado Molina de Moxquera, alcalde de chançillería (que auía ydo á aquellas partes para castigar los monfies), quatro moros, que lleuauan cartas á los de aquellos lugares para que se rebellasen, los

quales yo ui justiçados en Granada. En ese mesmo tiempo se tuuo nueva çierta cómo vn morisco desta çiuudad, por nombre Girón, tirador grande, tenía por otra parte dos mill moros, y con ellos auía tomado la qüesta, que dicen de la Çevada, que es no muy lejos de la çiuudad. Este nos a hecho picar munchas ueces, porque, como la gente está con tanto temor, pocos hombres que uean por Sierra Neuada ó por otra parte, piensan que es Girón, ó cosa suya, y perturban la çiuudad, porque entiende la gente que, como lobos, nos quieren hazer cocos, y sacamos de la çiuudad en su seguimiento, para que los del Albayzín se apoderen luego de ella, del qual siempre se a temido alguna nouedad; por ser público que el orden y modo de la rebellaçión se fraguó en el Albayzín, para cuya guarda, mientras no uenían las gentes conuocadas, se señalaron parrochias desta çiuudad, que uelassen por su orden. Demás de la vela del Alhambra, se pusieron munchas centinelas en diuersas partes desta çiuudad, que se despertauan vnas á otras con grande grima de los oyentes. Estuuo en este tiempo la çiuudad más apretada que nunca, assi por temor de Girón, y sospecha del Albayzín, como por verse sola para resistir á tanta morisma, y aun huérfana de milli alcabuzeros, que fueron con el marqués; pero al fin, passado poco tiempo, fué Dios N. S. seruido consolamos con más de tres mill hombres, que, según me diçen, vinieron de Vbeda y Baeça, sin otros munchos que uinieron de diuersos pueblos del obispado de Hahén, por estar más çerca, y dióse orden que, de tal manera se embiase esta gente al marqués, que no quedase la çiuudad desproueyda; y porque los de á cauallo no eran allá tanto menester por la aspereza del Alpuxarra, quedáronse aquí con muncha gente de á pie más de treçientos caualllos, que fueron de grande effecto para la seguridad deste pueblo; porque demás de lo mucho que pudieran hazer, si uuiera algún mouimiento, salían de noche (según me afirmauan) á rondar fuera del pueblo, ya hazia los mártires, ya haçia la carrera, y por detrás del Alhambra, y al Albayzín, con que se podía dormir vn poco más descuydadamente.

El marqués paró en Durcal quatro días, como dixé, aguardando gentes que le uenían, y uinieron munchas de diuersas partes, y muy adereçadas, y aquí le uino despacho del rey, en que le comunicaua todas sus ueçes, diçiendo que hiçiese todo lo que le pareçiese en esta guerra; y pregonó luego campo franco; y uiéndose con muncha gente, embió los mill alcabuzeros á Gra[na]da, y todos los de capa y espada. A ocho de Henero partió de Durcal, y vino á tener noche en Chite, de donde otro día por la mañana mouió su campo para la puente de Tablate, que está dos leguas de Durcal, á do se esperó batalla, porque está la puente entre dos sierras muy enhiestas, y el paso es muy estrecho, á cuya causa los moros nos tenían muncha ventaja, que non obstante, los nuestros con todo buen ánimo y determinaçión se pusieron á vista de los enemigos, los quales dispararon sus arcabuzes y escopetas

contra los nuestros; mas, suplida la puente de picas, esteras y puertas (porque los enemigos la auían rompido), tres de los nuestros más valientes la pasaron, y tras de éstos otros, y començaron á picar en los moros, que auían buelto las espaldas, yendo en su seguimiento hasta Lanjarón, que está no muy lejos del Tablate. Es lugar que tenía vn castillo fuerte, y con artillería: todo lo qual dexaron, huyendo de los nuestros con pérdida de más de treynta que les mataron; otros diçen que más de ciento. Aquí estuuo el marqués á los diez de Enero, de donde fue á Órgiba, dos leguas de Lanjarón. Allí se descercaron sesenta personas, que se auían hecho fuertes en vna torre, la qual los moros no pudieron ganar, assi por su fortaleza, como también por ser los çercados ualerosa gente, y espeçialmente vn Leandro, tirador muy diestro, que le tomó allí la noche, auiendo pocos días antes salido de Granada con intento de caçar por aquellas sierras. A doce del dicho mes leuantó su campo el de Mondéjar de Órgiba, para venir á Poqueyra, que está distancia de dos leguas, al qual los enemigos estauan aguardando en el camino, diuididos en dos partes, adonde los nuestros hicieron alto, y puestos en buena ordenança en tres mangas, pegaron tan bien á los moros, que les hicieron huir con muerte de çerca de treçientos, y algunos otros heridos. De los nuestros murieron tres, quedaron heridos otros tantos, y entre estos don Alonso Portocarrero (hermano de la marquesa de Villanueua), de vna saeta eruolada, en el lado izquierdo, y otra en la pierna, ambas á soslayo y sin peligro.

Esta fué la mayor hazaña que a hecho el marqués en esta jornada, que ha sido bien pagada con muerte de muchos christianos, que, derramándose por aquellos pobleçuelos á robar, quedauan allá muertos todos ó la mayor parte, casi siempre; y de los que a muerto Girón en diuersas partes, espeçialmente en Tablate, vna noche de repente, hasta treynta hombres, aunque otros se alargan á mas; y no es el menor mal auerles dado con estas desgracias armas contra nosotros. Aquí llegó el marqués á tener, según dicen, más de ocho mil hombres, y en ellos más de tres mil tiradores. De los enemigos nunca se á podido saber cuántos sean, sino por conjeturas; porque dice el señor arçobispo que en su arçobispado tiene quarenta mil casas entre christianos viejos y moriscos; y si destas sacamos cerca de quince mill que ay en Granada, y las de Loxa y Alham[a], las villas y la vega y parte del valle (que aun no se han leuantado), hallaremos que los deste arçobispado, no contando los de Guadix y Almería, serán doce mill poco más ó menos.

Entróse luego Poqueyra (que está once leguas de Granada) sin dificultad alguna, en la qual (como casi en todos los pueblos que diré adelante) hallaron los soldados muchos despojos de moras y niños, vestidos, machos, ganados, etc., con que se mató la grande hambre que los soldados trayan de robar, y muchos de ellos tomaron la buelta para sus casas. Tomóse de la miel, azeite, pan y panizo, etc., lo que [á] cada

vno pareció tomar, y lo demás se derramó por las casas y calles, que fué de harto daño para la prouisión del real, sin el mucho que han hecho en los castañales, y oliuares, y moraledas, que lo dexan todo como lo dexara el fuego.

Ya desde aquí comiença el Alpuxarra (porque los pueblos que hasta aquí he contado son del valle). Tiene su principio frente de Granada, al mediodía, y tira hacia el oriente, tiniendo al poniente á Málaga y á Ronda y á leuante á Guadix y Almería. Es toda casi de sierras muy ásperas y enhiestas. Tiene sus pueblos no muy lejos del mar, con el qual en çierta manera va costeano. Su fin es en un lomo de Sierra Neuada, junto á vn pueblo que se llamó Ohañez, (donde el marqués de los Vélez vuo pocos días ha, como diré después, vna señalada victoria).

De Poqueyra pasaron á Ferreira y á Pitras de Ferreira, que se entraron sin alguna resistençia, huyendo los enemigos; aunque estando los nuestros en Pitras bien sin tal pensamiento, sobrevinieron los enemigos, que no se pudieron ver por vna grande niebla que auía, y entraron por el pueblo hasta poner la vadera çerca de la posada del marqués, y enuistiendo con los nuestros que estauan descuydados, los executaron tan bien esso poco que duró la refriega, que dexaron muertos casi quarenta, y heridos como veynte; morirían de los contrarios ocho ó diez. Aquí tuuo carta el de Mondéjar del campo de los enemigos, en que pedían no mandase matar los niños y moras que captiuase, pues ellos no auían muerto á los niños y mugeres Christianas que tenían en captiuo; y que sería bien dar algún corte, y que su intención en esta parte auían dicho de palabra al portador. Lo que á éste le dixeron (que era vn christiano viejo y vino no sé con qué moriscos y vadera de paz) fué que dexarían la tierra y se yrían á Berbería si los dexasen. No e sabido lo que el marqués respondió á vna petición tan desuergonçada.

Después tomó el camino para Jubiles, y por quanto el camino derecho para los enemigos era muy áspero á nosotros, y á ellos muy á propósito, acordó el marqués rodear por hacia Treveles, por tomar á los enemigos el puerto. En este camino vino un christiano viejo con otros dos moriscos por embaxadores al marqués, diciendo que el reyezuelo se auía huydo, y que ellos auían sido engañados dél, y que muy muchos de ellos eran inocentes, y que ellos querían entregar todas las Christianas viejas y niños que tenían captiuos, que eran más de tresientas almas, y que querían dar sus personas á merced del rey. El marqués acceptó su petición y recibió en aquel lugar á las dichas captiuas Christianas, de donde se fué á vn castillo que ay allí, adonde se apoderó de los que se dieron, aunque quando llegó se auían ydo muchos. Al fin los que halló en el castillo, que por la mayor parte eran mugeres y niños, truxo á la ilesia.

Mas la noche siguiente vinieron á la puerta de la ilesia donde

éstos estauan, más de cien moros, y començaron á dar en los christianos que allí estauan, los quales serían hasta quatro que la guardauan, y éstos pelearon valerossamente hasta que acudieron muchos otros soldados nuestros, que dieron Sanctiago en los moros que uinieron, y en las moras que estauan en la ilessia, y mataron de ellos vn buen número, y de los moros se hallaron que, á buelta de las mugeres, entraron en la ilessia ensauanados con alfanges y porras. Murieron de los nuestros cinco ó seys, y de los enemigos entre hombres y mugeres como ochoçientas personas. Esta historia se quenta de tres ó quatro maneras; mas lo dicho es la verdad. Hallóse en este lugar mucho despojo con que los soldados se repararon, remediando su pobreza. Prendióse vna tía del negro rey. Las cautiuas Christianas deste lugar, que eran trecientas (como dixen) y las de Poqueyra, y las de los demás pueblos, se an traydo á Granada tan mal paradas, qual se puede pensar según lo dicho. Mas acá, gloria á Dios, se les a dado mediano cómodo con muchas y gruesas limosnas, que han repartido las personas de casa.

De Jubiles salió el marqués á ueynte y tres de Henero en Cadiar, cuya iglessia no auían quemado, por ser de bóveda, que desde Durcal hasta aquí todos los templos auían quemado; y en Pitras de Ferreira solamente dexaron el retablo, y las ymágenes dél apedrearon; y después pasó á Ujjar, donde halló muerto á Miguel de Rojas, morisco, cuya hija estaua otorgada con el reyezuelo antes de su primer mouimiento. Era éste muy buen christiano, con quien no se pudo acabar que renegasse, aunque se lo rogaron con grande instancia los de su nación, detiniéndole hasta que estuuo çerca el marqués, y quando no pudieron sacar dél que renegasse, le mataron, y murió como mártir, y desta manera an muerto algunos destes moriscos vtriusque sexus, sin los christianos viejos que an muerto como mártires, porque, otorgándoles la vida, si renegassen, se dexaron matar por la confession de la fe. Aquí se prendieron las hermanas y madre del reyezuelo.

De allí pasó á Paterna, que está diez y nueue leguas de Granada, sin haçer cosa de importancia, sino más que matar en el camino como cinçenta moros, que se auían retraydo á unas cueuas, y en ellas estauan puestos en defensa. Halláronse aquí más de mill machos, y estuuo el negocio en términos, que, si pasaran adelante, por ventura prendieran al reyezuelo, porque ya los contrarios andauan desbaratados, y su triste rey con solos quarenta, de más que se pudiera valer por la otra parte del mar[qués] de los Vélez, que estaua entonçes (según diçen, distancia de tres leguas de su campo); mas por ventura tuuo consideración á la carestía de vituallas; porque llegó á valer vn pan treynta reales (según me a[fir]man hermanos de casa, que entonçes se hallaron allá); y á dexar esta empresa á el de los Vélez, que venía con toda furia y pujança por aquellas partes, y él tomó el camino de las Guáxaras, boluiendo por el camino que auía andado, cosa que dio



grande poena á esta çiuudad, porque, boluiéndose los moros á sus pueblos do estauan antes, será menester âora haçer guerra de nueuo, cuya ventura creo será más dudosa, assi por estar los moros más expeditos de viejos, niños y bestias, que les pudieran haçer mucha costa, como también por auer to[ma]do muchas armas á los nuestros, y lo prinçipal por estar ya desesperados; y assi, por temerse esta çiuudad no entren en ella, como aborridos, vna noche, se an puesto de seys días á esta parte muchas capitanías que velen en las plaças desta çiuudad.

Al fin de Henero fueron embiados aquí de parte de su magestad dos señalados capitanes, don Juan de Mendoza, por asesor del conde en las cosas de dentro de Granada, y don Antonio de Luna, que estuuiese con los de á cauallo en la vega, y assi se haçe, que es buena seguridad de esta çiuudad. Ya en este tiempo auían entrado munchas gentes de las çiuudades de Andúxar, Écija, Córdoua y del marquesado de Pliego, y auía començado á entrar la de Seuilla. Au[í]a también entrado el conde de Santistewan con su gente. Hízose reseña primer día de Febrero, y halláronse tres mill combatientes y, entre estos, quatrocientos cauallos, todos forasteros. Con algunos destos salió el de Santistewan, tres ó quatro días después, para las Guáxaras á verse con el de Mondéjar. El qual partió con todo su campo de Órgiba, donde primero auía estado, para Vélez de Benaudalla, cuyos vecinos diçen que han estado á la mira para arrimarse á la parte m[ás] pujante, y de allí leuantó su campo para las Guáxaras, donde estauan los enemigos del partido de Girón, de quien dixere arriba; los quales, sabido por sus atalayas la llegada del real, huy[eron] á las Guáxaras altas, que son del rey, donde está vna muy fuerte peña, en la qual se for[ta]lescieron. Como don Juan de Villarroel, comisario general del exército, embiado por el rey para este cargo, dixese al marqués: “Señor, ¿no cercaremos estos moros?” díxole el marqués, según que lo oyó el P. Nauarro, que eran menester diez mill hombres para çercar aquella peña. También dice el dicho Padre, que oyó á otra persona que el marqués no quiso dar licencia para acometer á los enemigos, si[no] para ver el sitio y puesto que tenían; pero al cabo este cauallero tomó los tiradores que pudo (porque, como el real se auía quedado atrás en las Guáxaras de don Gabriel de Córdoua) auían venido pocos arcabuzeros con el marqués, que se adelantó con menos de mill hombres. Tomó pues este cauallero docientos y cinquenta tiradores, diuisos en dos mangas, y començaron á tirar por ambas partes tan bien contra los moros, que siempre lleuaron lo mejor, y arrancándoles de vn lugar adonde auían deçendido, los hiçieron retraerse por raçonable tierra, lleuándolos de vençida; y sin duda los executaran á todos, aunque eran munchos, si Dios nuestro Señor no permitiera (por nuestros grandes pecados) que en buen tiempo les faltara munición, la qual como pidiesen á boçes, fueron entendidos de los enemigos, que

reboluieron sobre ellos con tanto denuedo, que, ó mataron, ó hirieron á los que tuvieron ánimo para aguardarles. Fueron los muertos más de treynta, y entre ellos algunas personas de çüenta, como son don Juan de Villarroel, comendador, natural de Vbeda, y á nuestro don Luis Ponce de León, comendador, natural de Seuilla, primo hermano de los duques de Arcos y Alcalá, al qual auía confessado y comulgado vn día antes el P. Nauarro. Era muy deuoto nuestro. También vn Juan Ronquillo, natural de Granada, veedor de la gente de guerra deste reyno, que también se auía confessado vn día antes con el dicho Padre, y vn hijo del coronel, que se llamaba Gonçalo de Oruña, y Agustín Vanegas, hijo de vn jurado de Seuilla, á quien auía oydo de penitencia vn día antes el dicho Padre. Estos y los demás que murieron se quedaron en poder de los enemigos, á los quales, después de muertos, trataron muy mal; y quitadas las armas, se las uistieron. Los heridos fueron çiento, de los quales an muerto muchos por esos caminos, y aquí en los hospitales. Hirieron entre estos á don Aluaro Manrique, sobrino de la marquesa de Pliego, y don Hyerónimo de Padilla. Aconteció esta desuentura á diez de Febrero. Murieron de los contrarios menos de çinquenta.

El día siguiente aguardaron los enemigos en su peña (que es de las cosas más fuertes que se an uisto), la qual batieron los nuestros diuididos en tres partes, desde las dos de la tarde hasta que sobreuino la noche; mas los moros y moras (que también entendían en la guerra) ceñidas sus marlotas, pelearon con tan diabólica rabia y determinación con vallestas y hondas, que dexaron á la noche, quando cessó el combate, más de mill christianos heridos de pedradas (según escriue el P. Nauarro) y los doçientos muy mal heridos, de que an muerto muchos. Venida la noche, se puso çerco á la peña; mas los moros nos quitaron deste trabaxo, saliéndose á prima noche muy passo por aquella parte que guardaua la cauallería, dexando allí las moras y niños, y algunos moros, espeçialmente viejos, que se quedaron durmiendo, los quales mataron los nuestros subiendo allá quedito á las cinco de la mañana, aunque algunas moras destas se captivaron. Serían todas estas personas vnos diçen mill, otros quinientos. De los nuestros murieron aquella tarde çiento, y de los enemigos çinquenta, aunque otros diçen que más. Los cuerpos de los caualleros dichos se hallaron y se lleuaron á sus patrias, si no fué el de don Luis Ponce, que se truxo á Granada, martes en la noche, quinze deste, y se depositó en las Angustias, que es vna hermita quasi dentro de Granada, donde yo le ui muy de çerca con dos saetadas en el rostro, y muchas pedradas en la cabeça, y es cierto que le faltaua vn dedo, que los enemigos le cortaron, por vna sortija que allí tenía. Halló su cuerpo desnudo vn esclauo, domingo, trece de Febrero, el qual se depositó jueues en la tarde, ocho días después de muerto, en el altar mayor de la ileysia mayor vieja, al lado del euangelio, junto al arçobispo sancto. Fué por él [el] deán y cabildo; y vn día antes auía ydo

el arzobispo: fueron todas las religiones etc., etiam nuestra, con los marqueses de Villena y Villanueva, conde de Miranda, que gastó mill ducados (según dicen) en sus honrras. A diez deste, jueues, en la noche, que fué el día desta desgracia de don Luis, se salieron del Albaycín algunos moriscos con sus casas, no pudiendo pasar adelante con los malos tratamientos que recibían de la gente de guerra, que allí estaua aposentada. Serían estos menos de quarenta, de los quales vno solo han preso con las mugeres y muchachos. Con el desastre dicho de las Guáxaras, quedó tan afligido nuestro exército, que escriue el P. Nauarro, que de çinco partes, las quatro se uinieron; y con ellos gente muy prinçipal, entre los quales fué don Luis de Córdoua, alférez general de todo este reyno, y díceme vn hermano nuestro, que uino aurá seys días del real, que vuo día que el marqués tuuo menos de mill hombres, con los quales fué á Motril. De ay boluió rursus á Vélez de Benaudalla, y luego á Órgiba, tercera uez, donde piensa estar de asiento.

Llegó aquí el marqués á diez y nueue del dicho, desde donde embió luego á correr tierra de Poqueyra, y de allí traxeron los soldados mucho ganado que hallaron, y á veynte y dos fué el conde de Santistewan al mismo Poqueyra, á traer todo el trigo y ceuada que allí ay, que dicen ser mucho, y se entiende que aurá alguna refriega, porque, aunque uan con el conde mill, ay allá muchos más moros, y más fortificados. En este tiempo tenía allá el marqués mucha gente, que le auía venido de Seuilla, que acabó de entrar, y de Çiudad Real y la corte, entre los quales dice el marqués que le a embiado el rey más de veynte, muy señalados.

En este mismo tiempo los del marquesado del Zenete, que dicen que son cinco mill, pidieron al marqués de Mondéjar que los recibiese á merced. Lleuaron por respuesta que den sus personas, armas y haciendas, y los recibirá. Créesse que ellos no lo harán, porque todo es ficción, por entretenerse mientras les uiene socorro, el qual se tiene nueva cierta que uiene, porque escriue el P. Nauarro que á veynte y tres de Febrero le dixo el marqués que auía tenido nueva cierta cómo auía llegado vna fusta de moros, y que auían desembarcado ocho ó nueue de ellos, y que trayan póluora y cartas para los que estauan en las Guáxaras, esforçándoles á que pelleasen, y perseuerasen; que presto les vernía socorro. Destos los soldados de la costa prendieron dos, y mataron vno señalado y principal entre ellos, y que la fusta se fué.

El marqués de los Vélez salió á quatro de Henero de su tierra, que es en este reyno de Granada, con dos mill infantes y doçientos cauallos, que uinieron del reyno de Murcia, lleuando seys piezas de artillería de campo, manuales. Tomó la vía de Almería; y en el camino, pasando por el río de Almanzor, se allanó todo aquel río, donde ay muchos pueblos, de los quales algunos estauan sospechosos; y quando salió de aquí, ya le auía alcançado mucha gente, de suerte que lleua cerca de tres mill

infantes y más cauallos. La primera refriega fué en Guézija, cabeza de la taha de Marchena, donde hiço huir ocho vanderas con mucha quantidad de moros, con sus capitanes Algorri y Puerto Carrero, y no hiçieron poco en escaparse por la Sierra de Illar. Murieron muchos, y si la noche no sobreuiniera, escaparán pocos. Tomáronseles todos sus bagajes y bastimentos (que eran muchos), y sesenta y tantas moras, y muchachos. Pusiéronse en libertad muchas Christianas y algunos hombres que no auían degollado.

Fué cosa de gran lástima ver quince frayles de la orden de S. Agustín del monasterio de Gu[é]zija quemados, y echados en una balsa de aceyte, y otros tres degollados, demás del liçençiado Jibaxa, gouernador de aquella taha, que también quemaron. La gente de guerra saqueó los lugares de aquella taha, y de la taha de Boluduy, en que se derramó demasidamente, sin poderlo estoruar el marqués.

La segunda fué en Filix, tres leguas al poniente de Almería, donde, de tres mill moros que salieron á reçibirle del pueblo, y á le presentar la batalla, murieron más de mill y quinientos, y la mayor parte de la gente dice que passan de dos mill y entre ellos algunas mugeres, porque peleauan como hombres, aunque ellas no tenían más armas que piedras y assadores, y hasta arremeter con almaradas á matar los cauallos; y tal era la braueça que mostrauan, que, quando les faltauan piedras, tirauan tierra. Uno de los muertos fué el capitán Futay, y otro capitán llamado Tezi y Puerto Carrero, que se escapó de la de Guézija, aunque no se sabe cierto, como lo de esotros. Tomóse un cauallo, en que yua. Quedaron captiuos [vn] hijo y dos hijas suyas, gran número de moras y muchachos. Tomáronse muchas vanderas y ganados, vagajes y bastimentos. De los nuestros quedaron más de quarenta heridos y quatro muertos. Passó esta refriega miércoles, diez y nueue de Henero. Y no es marauilla que haga tales proezas este valerosso capitán; porque, allende de tener él todas las buenas partes que se pueden desear en vn buen guerrero, trae consigo á don Diego Fajardo, su hijo, con quien se podía muy bien descuidar, y al sargento Andrés de Mora, y al capitán don Diego de Quesada, que se pasó allá, ambos muy valerosos capitanes.

La que fué en Ohanez, en vn lomo de Sierra Neuada, primero de Febrero, bíspera de nuestra Señora, en la qual, aunque al principio los enemigos lleuauan lo mejor con harta concussion del marqués, al cabo fueron vencidos. Quedaron de ellos muertos más de mill y doçientos, y se siguió el alcançe más de vna legua la sierra arriba, y como se ensanchó y alongó tanto el alcançe por diuersa[s] partes, no se pudieron bien contar. Tomáronse casi todas las uanderas que trayan. Las mugeres y niños que se captiuaron fueron más de mill y setecientas almas, y muy gran quantidad de bagajes y ganados. Libertáronse más de treinta Christianas y niñas, que tenían captiuas desde el principio de su

mouimiento. Hallóse que las mismas moras vn día antes auían degollado veynte y tres mugeres, y entre ellas algunas doncellas, de gran lástima.

De nuestra gente quedaron muchos heridos de saetadas, con hierua y sin ella, y de arcabuzes, golpes d[e] espadas y alfanges. Murieron pocos, aunque no dexaron de ser algunos. Tuuo el marqués por quēta en esta refriega cinco mill infantes, y quatrocientos cauallos, y entre ellos más de dos mill tiradores, todos los quales paga y sustenta á su costa el dicho marqués de los Vélez, á cuyo número exçedia el de los enemigos. En esto del marqués de los Vélez estoy muy cierto, porque lo e sacado de cartas suyas, embiadas al presidente.

Vn soldado suyo escriuió pocos días a estaua todauía en Ohañez con hasta mill hombres; que los demás se auían buelto con los despojos.

La mayor parte de estotra historia e sacado de cartas que an embiado los nuestros que están en el real, y de la relación que me an dado los nuestros que uienen de allá. Algunas otras cosas e yo visto, y algunas otras (que son muy pocas) se an dicho commúmente.

Este reyno está aora en mayor neçessidad que nunca estuuu, á paresçer de buenos entemdimientos, assí por no auerse muerto sino muy pocos enemigos, y estar cada día esperando socorro de Berbería, como también por auerse ydo deste reyno la mayor parte de gente de guerra, que auía venido, la qual aunque se buelue aora á hacer de nueuo en Córdoua y otras partes, según dicen, serán de mayor effecto para el sosiego deste reyno los sanctos sacrificios y oraciones de V. P. y de nuestros charísimos Padres y hermanos, en las quales los deste colegio pedimos humildemente ser encomendados. De Granada y de Febrero 26 de 1569 años.

Como ésta se a detenido hasta aora, determiné añadir aquí lo que a passado acá. El marqués de Mondéjar se está en Órgiba todauía. A llegado á tener después de lo de la[s] Guáxaras hasta tres mill hombres: aora tiene hartos menos. A recebido buena parte de los enemigos, que se an dado á merced del rey, trayendo algunas cargas de armas, aunque son pocas. Embió el marqués á prender el reyezuelo, que estaua en su pueblo, Válór, de donde él se llama don Hernando Válór, y no se hizo nada, porque huyó á media noche con solos seys de su valía, auiendo oydo vn arcabuz de vn bisoño de los nuestros, que le yuan á prender, ya que estauan de él menos de vna legua; no creo se an dado todos, porque el presidente dixo el sábbado passado, cómo auía tenido auiso por carta de que en vn pueblo del Alpuxarra estauan çinco mill moros bien fortificados. El marqués está suspenso hasta ver despacho del rey. El marqués de los Vélez se está junto á Ohañez, donde vuo la última victoria, que arriba dixé; afirmanme que tiene solos trecientos hombres; que los demás an tomado la buelta de Murçia, y de otras partes, cargados de despojos.

El jueves pasado, diez del presente, se atenaçearon bibos, y se hicieron quartos dos de los más prinçipales capitanes de los contrarios: el vno se deçía Marcos Hernández Zamaz, capitán de las Guáxaras, y especial amigo de Girón, el arriba dicho. El otro era aquel famoso capitán Porto Carrero, que se le escapó al marqués de los Vélez de la Guécija, y entendía que auía quedado muerto en la de Filix. Murieron ambos como buenos christianos. El sábmodo siguiente se atenaçearon otros dos, y se les cortaron las lenguas, por predicadores de su desdichadísimo Mahoma. Por acá se ha dicho estos días que el rey a hecho esclauos á los culpados; mas es incierto, porque quando esto se començó á rugir, se dixo también que uenia por virey deste reyno el duque de Sesa, el qual ya no se espera.

De Granada 15 de Março de 1569 años.

De lo que después pasare, screuiré otra á V. P.

De V. P. -hijo y sieruo indigníssimo en el Señor, por commission del Padre rector,

+

GASPAR DARANDA.

### ANEXO III

Muy Rdo Padre nuestro en Cristo

Pax Christi etc...

fol. 313.—Determinado tenía de dilatar el escribir a v.p. sobre lo que otras veces he escrito de los deseos que nuestro señor me ha dado de ser inuiado a ayudar de los que andan ejercitándose en la conversion de los infieles hasta ver el fin de las miserias y calamidades de este Reino pero como estos negocios vayan muy a la larga más harto de lo que todos pensaban ofrecióseme volver a significar a v.p. como todavía el señor me los conserva y con mucho contento en los ministerios presentes teniendo entendido que sino soy inuiado a la conversión de los gentiles es porque había de ir en lugar de otro que va más útil que yo y ansi la consolación que yo recibiría si hubiese de ser inuiado a tal misión sería y muy grande si fuese yo añadido al número y todavía confío en el señor que me dará contento si no soy inuiado y me acrecentará los deseos de la conversión de tantas almas a su criador y si fuere inuiado quel señor me dará tales fuerzas que les conviene para la salud de aquellas almas lo que de nuevo hay en estos negocios de la guerra después de lo último de la relación que esta va que es desde 15 de marzo hasta hoy es que han estado las cosas algo suspensas esperan-

do el socorro del Rey porque las victorias hasta 15 de marzo se desbarataron los enemigos y esparcieron pero luego se volvieron grande numero de ellos a sus pueblos y el Real nuestro hizo asiento en Orgiba donde ha estado y está. En este medio tiempo han muerto muchos católicos y muy pocos o casi ningún moro que ya así se llaman estos levantados porque salieron del Real del marqués de mondejar de Orgiba donde está asentado como dije hasta docientos y cincuenta soldados de los cuales mataron hasta ciento y cincuenta y dellos eran gran parte de los que había enviado el obispo de cordoba al Real a su costa. Estos murieron en el puerto que dicen de la Ragua cerca de Guadix, esto fué en fin de marzo o principio de abril. De ahí a un mes [vino] el marqués de los Velez para hacer un fuerte cerca de aquel puerto como docientos o mas soldados y [el] mismo puerto de la Ragua mataron a lo menos los ciento y cincuenta y por el domingo de Ramos [sirvió] el marqués de mondejar más de mil soldados de electis exercites con el capitán alvaro flores que en las batallas y negocios pasados se había señalado a prender el Reyezuelo que estaba en Valor el bajo y mataron al capitán con novecientos soldados y así a la costa también mataron estos días como treinta de todos estos han cogido las armas y muy buenas y más de otros muchos que cada día matan qu<sup>4</sup> qu<sup>6</sup> qu<sup>8</sup> etc... que para conocer claramente que es azote del señor sobre su pueblo basta pues unos hombres sin armas ni munición y así no de muchas fuerzas ni enseñados a guerra hacen tanto estrago en nosotros que según dicen desde que se levantaron hasta hoy habrán muerto más de cinco mil christianos entre los cuales entran hasta 3000 o poco menos que serían los que mataron cuando al principio se levantaron. A 17 de marzo mataron ciento y quince moriscos que estaban presos en la cárcel de chancellería entre los cuales había buen número de los más principales del albaicin y muy ricos y parte dellos presos por cosas tocantes al levantamiento otros por varios casos y negocios y [an<sup>o</sup>] entre ellos buenos cristianos y la causa fue decir que se querían levantar aquella noche y como a las 12 de la noche hubo algun ruido en el calabozo de lo cual tomó ocasión el carcelero para dar armas a los presos que habia cristianos viejos y convenzan a matar desde aquella hora hasta bien entrado el día que a los que bien sentían dio harta pena ver tantos muertos diciendo que se querían levantar estando presos y bien cerrados en la carcel y calabozo.

Tercero día de pascua de resurreccion entró en esta ciudad don juan de austria hijo natural de nuestro Rey enviado aqui sobre este negocio con cuya venida se consoló mucho esta ciudad y luego de ahí a 10 días vino el duque de sesa con los cuales vino buen número de gente de guerra. Viene el duque de sesa por vicario sobre el marqués de mondéjar y el marqués de los velez y don juan por general sobre todos. Han tenido consulta algunas veces sobre este negocio de la guerra los tres

dichos señores don juan de austria duque de sesa marqués de mondéjar y el arzobispo y presidente y don luis de quijada ayó de don juan de austria y hasta ahora no se han determinado en que convenga a cometer ni comenzar lo que está determinado que se haga (que es asolar y acabar todos los levantados) y así se ha enviado por toda la andalucía a hacer gente de nuevo y ya se espera que venga luego y tiense por muy acertado el no haber comenzado hasta que venga buen socorro porque los moros son muchos y ya tienen muchas armas y muy buenas de los que han matado de los nuestros y confiamos en el señor que tema buen fin esta guerra y que serán desbaratados con el favor de jesú christo mejor ahora que tienen armas y las han ejercitado que no antes cuando no las tenían y estaban inexpertos para que en lo uno se vea el azote del señor sobre su pueblo y en lo otro se manifieste su poder. Mucho desean estos señores que se salieren del Albaicin algun buen número de los naturales y se fuesen a otros pueblos de cristianos viejos porque todavía es harto impedimento (para no acometer a los moros manifiestos) la sospecha que tienen que algunos de los que están en el Albaicin sunt inimici domestici et cupi sub pele ovina aunque hay muchos de ellos muy buenos cristianos y para esto les saldrían con buenos partidos aunque su salida no fuese sino ad tempus el señor lo remedie todo y conserve a v.p. en su sancto servicio en curadores y santos sacrificios todos nos encomendamos de Granada a 20 de mayo de 1569.

D.V.P.

hijo indigno en el señor

Alonso de la Cámara

Item digo que estoy aparejado para (si a v.p. parece que así conviene para mayor servicio del señor que yo no vaya a morir entre gentiles o cristianos nuevos en aquellas tierras) quedar aquí y morir y si pareciere convenir que yo vaya a semejante mision liventissime a cingar y como otras veces he dicho (supuesta la indiferencia de la obediencia) más inclinado me siento para ir a tratar con los que nunca han tenido luz de cristiano todo lo encomiendo al espíritu santo con qual alumbre a v.p. para que en ello y en todo acierte amen



## ANEXO IV

PATER PETRUS NAVARRUS  
PATRI FRANCISCO BORGIAE  
GRANATA 10 JULII 1569

*De bello maurico et de ministeriis nostratum in exercitu  
hispanorum.*

+  
Ihs

Muy Rdo. en Christo Padre nuestro. Pax Christi etc. Por la buena oportunidad de mensaiero que se ha ofrecido del P. Cotta me pareçio escreuir con él a V. P. cómo tres días después de año nuevo partimos de aquí con el señor marqués de Mondéjar tres Padres y dos hermanos á la iornada que su excelencia hazía contra los moros que se hauían reuelado contra el rey N. S., que pusieron su real en el Alpuxarra, y como este dicho leuantamiento fué súbito, no pudo el dicho señor marqués adereçar ni preuenir las cosas necesarias para el ejército que hauía menester para desbaratar y vençer á los enemigos.

Tomó la gente que pudo, aunque poca y no diestra en la guerra; y con ella se partió el dicho día, y llegó al Padul, vn lugar que está tres leguas de aquí. Mis compañeros y yo passamos á otro lugar más adelante, que se llama Durcal, donde estauan como ochoçientos hombres deteniendo á los enemigos, hasta que llegasse el señor marqués con su gente. Y aquella noche, como entre vna y dos, vinieron los enemigos sobre nosotros, que dixerón que eran como dos mil hombres; y entre el Padul y Durcal ay vn grandíssimo arroyo, en el qual pusieron buen golpe de gente en çelada, para que, arremetiendo los enemigos contra los nuestros, y matando á los que pudieran, los que huyeran hazia el Padul, que no podían huyr á otra parte, dieran en los que estauan en la çelada y los mataran. Y á la dicha hora los enemigos dieron en los nuestros de repente, porque mataron á la centinela, sin que diera auiso, y mataron á algunos, que deuieron de ser como quinze, y hirieron á treynta ó quarenta de los nuestros, y los nuestros mataron á algunos, pero pocos. Y quiso N. S. que al capitán de los enemigos se le antojase que vna trompeta que hauía tañido en el Padul, donde estaua el señor marqués, que estaua y tania en Durcal, y que hauía ya venido su excelencia con su gente, y hauía passado el barranco, donde estaua la çelada. Y creydo esto, se retiró luego con su gente; porque, si no se retirara, pocos escaparan en Durcal y en el dicho barranco. Y quiso el Señor libramos por el antojo falso del capitán moro.

Y fué açertada nuestra llegada al dicho Durcal, donde confessamos á los que se morían y quedauan heridos. Y otro día de mañana vino el señor marqués con su gente poca, y detúose en Durcal vnos pocos días, esperando que le viniese gente con que poder acometer á los enemigos y tomalles vna puente, que es el passo por donde hauíamos de passar, que tenían los enemigos tomada, y con dos mil hombres ó pocos más partyó de allí su excelencia, y les tomó la puente, que se llama de Tablate, la qual está entre dos peñas grandes; y hizo nuestro Señor segunda misericordia en tomalla, porque con solas piedras pudieron los enemigos defendella de mucha más gente que era la nuestra.

Pasando adelante, llegamos á Órxiua, donde hauían estado ciento y sesenta christianos cercados en vna torre, y les hauía Dios librado marauillosamente muchas vezes; y entre ellas vna vez que los enemigos les hauían apegado, junta á la torre, vna manta de madera, á modo de casa de madera, cubierta de colchones y calafeteada muy bien, y echados muchos tascos encima para que ni con valas, ni con piedras, ni con xaras no les pudiessen dañar mientras ellos minauan la torre; y proueyóles el Señor de vn hombre que estaua en la torre, y les dixo que echassen azeyte ardiendo sobre la manta y hizieronlo así, y les quemaron la manta, de lo que los moros reciuieron grandissimo pesar y ira; y con nuestra llegada, que fué presto, se libertaron, ya que estauan muy apretados y muy affligidos. De aquí passamos á vn lugar, que se llama Poqueyra, que los moros le tenían por inexpugnable, porque tiene vnas sierras muy agras, en las quales con pocas armas y no mucha gente pudieran estoruar el passo; pero con todo esto se pusieron los enemigos en orden, y hizieron tres mangas bien ordenadas, y con vna que venía por abajo pretendieron cercanos, y se peleó bien de propósito, y mataron los nuestros algún golpe de gente, y á la manga baja, con que los enemigos quisieron cercamos, salió la gente de á cauallo y los desbarató, y mató alguna gente dellos, y desta manera desbaratados, dieron á huyr; y entramos en el lugar, que, como lo tenían por inexpugnable, tenían allí su ganado, sus azémillas, sus mugeres, hijos y hijas, mucha seda, mucha ropa, mucho trigo: todo esto co[g]ieron los soldados, porque tenían campo franco; y embaraçáronse tanto, y vinieron tan cargados á sus tierras que al çebo destes de allí adelante vino gran número de gente, como quien venía á la feria; y así vinieron muchos mercaderes, y en veces, deuieron de ir al real más de quarenta mil hombres; aunque gente de pelea iuntos, nunca se hallaron cinco mil hombres con el señor marqués.

Desbaratados los moros en Poqueyra, fué el ejército tras ellos y poníanse en vn çerro áspero, y en llegando que llegáuamos, luego huyan, y desta manera trayan á nuestro ejército cansándolo, sin hazer effecto alguno.

Entre estas el presidente de esta chancillería, pareçiéndole que era

necessario, y con zelo del remedio desse reyno, con su acuerdo de los oydores, llamó al marqués de los Béiez para que S. Sría. viniesse por parte de Guadix y por aquella parte desbaratasse á los que por allí se hauían alçado; y viendo el señor marqués de Mondéjar cómo se [h]uían los moros de çerro en çerro, passó adelante á Jubiles, y allí le entregaron los enemigos á las Christianas que tenían cautiuas, que deuían de ser quinientas ó 600; y allí començaron á darse á merced al rey; y entregaron los moros como mil mugeres por cautiuas del rey, y los nuestros soldados inuentaron vna inuención, que vinieron de noche á matar como quinientas de las que estauan por cautiuas de S. M., y embiadas las Christianas á Granada, y repartidas las moras en ciertos lugares que se hauían dado á merced del rey, se passó el ejército á Andarax y á Vxíjar, y dio buelta muy en breue el señor marqués por la costa, viendo cómo estaua Almuñecar, Salobrena y Motril; y luego dio la buelta para las Albuñuelas, que son tres lugares que están cerca los vnos de los otros. Destos tres, el vno es del rey; y legua y media de este lugar está vn peñón fortissimo y grandíssimo, adonde se hauían subido los vezinos destos tres lugares, y otros muchos, y en él se hauían fortalecido.

Para esta empresa fué menester mucha gente de pelea, y se llegó como quatro mil y 500, y llegamos vna tarde á las Guáxaras del rey algo temprano, y assomaron algunos moros, y llamaron al arma los nuestros, y assentado el ejército en el dicho lugar, fué el marqués con alguna gente de á cauallo y alguna gente de infantería, y los moros aco[g]iéronse á su fuerte. D. Joán de Villaroel, que era commissario general, pidió al marqués licencia para subir al fuerte. Su excelencia, importunado muy mucho, sólo le dio licencia para requerir la sierra; y él llama á los que le pareció, entre los quales fué D. Luis Ponçe de León y otros caualleros, y acuerdan de dar Santiago con los infantes pocos que tenían, y contra la orden del marqués, y los tiradores iendo tras los moros, dieron voçes de cómo les faltaua munición. Sintiendo esto los moros arremeten contra los nuestros, y començaron á huyr los de la retaguardia. Los de la vanguardia, viendo aquello, hizieron lo mesmo, y murió D. Joán de Villaroel, y D. Luis Ponçe, y otros caualleros. Y el marqués y los caballeros que con él estauan se apearon, aguardando á los enemigos, y ellos se retiraron.

El día siguiente formó su campo, y hizo tres mangas, y á las dos de la tarde començaron á pelear hasta las cinco; y como los enemigos estauan en aquel fortissimo peñón, de donde señoreauan á los nuestros, y tenían en él gran golpe de galgas que arroiauau desde allí los hombres y mugeres á los nuestros, y cada galga arrancaua de las peñas grandes pedaços, y muchos que dauan sobre los nuestros, de los quales no se podían defender, por estar en lugares ásperos, donde se les iuan los pies, y por esta causa fueron muchos de los nuestros heridos y algunos

muertos; pero como se hizo noche, paró la pelea y quedó la gente aquella noche en guarda, y vn poco antes del día arremetieron los nuestros, y subieron al fuerte, y mataron á quantos hallaron, que serían como mil, entre hombres y mugeres, y los demás huyeron.

El señor marqués sintió que era bien castigar con rigor á los que fueron reos y traydores en este leuuntamiento, y que los no culpados se sosegaran y quietaran. Escriuiólo al rey, y S. M. sintió lo mesmo, y mandó que los reçiuiesse, á todos los que quisiessen, á merced suya.

La chancillería y la ciudad, que estauan diferentes de antes, tuuieron después mayor diferençia, porque temían mucho que no viniessen los moros sobre Granada, y porque los soldados y gentes que venían del real del marqués deçían y contauan al presidente, oydores y alcaldes y al regimiento muchas cosas contrarias de lo que eran, y que, creydas, eran en perjuizio del reyno; y hizieron muy grande instantia con S. M. que era muy conueniente que lleuassen á cuchillo á todos los del Alpuxarra. Y persuadido el rey de que así conuenía, como la audiencia y çiudad deçía, que muriessen los de la Alpuxarra, mandó S. M. al marqués de Mondéjar y al marqués de los Bélez que esco[g]iessen el mejor sitio que les pareçiesse, y en él se estuuiesen quedos hasta que S. M. proueyesse lo que conuenía.

Estuuieron dos meses aguardando la orden de S. M. Los moros sintieron que el rey los quería matar. Nuestros soldados, no pudiendo çufrir el estar quedos y sin paga, sino con vna muy mísera y triste comida, contra todo bando y contra toda orden y diligencias que se hazían, se iuan vnos por vn cabo y otros por otro á los lugares que tenían saluaguardia del marqués, y les tomauan las mugeres y las hijas, y les robauan lo que podían, y los moros viendo esto se defendían y matauan á los nuestros, y murieron desta manera contra orden y bando más de tres mil hombres; y como á los que iuan contra bando los catigauan y quitauan quanto trayan por castigo de su desobediencia, venían á Granada diçiendo grandes y notables males del marqués de Mondéjar, y muchos y muy grandes falsos testimonios, los quales como los creieron al principio todos ó casi todos los de esta çiudad y toda la Andaluzía, y Castilla, y España, y fuera de España, quando entró aquí en Granada, la víspera de pascua de resurreccion, no faltaua sino apedrealle, y creieron, como digo, chancillería y ciudad tantas cosas y tan malas, y escriuieronlas al rey y consejo, que acordó S. M. de embiar aquí al Sr. Dn. Joán de Austria, y al duque de Sesa, y al licenciado Muñatones, del consejo real, y hizo capitán general al marqués de los Bélez. Y ha tres meses que vino el Sr. Dn. Joán de Austria, y tienen casi cada día consejo, y algunos días dos vezes, que, con los dos de atrás, que el marqués de Mondéjar y el marqués de los Bélez estuuieron parados por orden del rey sin hazer cosa alguna, han passado çinco meses, y no se ha hecho nada, sino es sacar á los moriscos del Albaycín,

y passallos á los lugares del Andaluzia, temiéndose dellos que, si los moros vienen sobre Granada, hauían de hazer grande daño los dichos moriscos.

Los moros que están ahora en el Alpuxarra son muy muchos; tienen muchas armas, que ellos han comprado, y tomado á los nuestros, están con gran ventaja, porque poseen las sierras asperísimas; son muy ligeros, passan con poco, están engreydos por algunos buenos successos que han tenido por nuestros peccados, la guerra está por començar; el tiempo es contrario por los grandes calores; y ellos, que saben que han de morir, quieren muy bien vender sus vidas.

Acá ay gente no disciplinada en la guerra, cudiciosa grandemente de los bienes de los moros, y aun de otros; vsan mucho de gançua, tahures y deshonestos: a hauido y ay aquí muchos enfermos de modorra, y mueren hartos della, y la gente deste pueblo dexa de murmurar del marqués, y da en murmurar de los señores de este consejo, porque no han hecho nada hasta ahora; y aunque las galeras son menester para la trayda de la reyna, témease que no podrán ir de esta costa tan presto como allá piensan.

El marqués de los Bélez está en Adra, lugar bien fuerte: pide nueue mil hombres para acometer á los enemigos en Orxiua, donde estaua el marqués de Mondéjar: con su exército está D. Joán de Mendoça: pide el marqués de los Bélez que vaya D. Joán de Mendoça con su gente á donde él está.

De esta vega se han alçado muchos moriscos, y se van alçando: no sabemos en qué parará, pero sabemos que ay muy gran neçessidad de oraciones, porque están en colmo los peccados, y el Señor nos quiere castigar por ellos. Tiénese por entendido que, si algún rey de Berbería echase en la mar armada de galeras, que excediesse á la de nuestro rey, que podrían poner en gran peligro y aprieto los enemigos al reyno de Granada, y avn á toda España. Y en vna jornada que el comendador mayor hizo contra los moros que se fortalecieron en vn peñón de Bentomiz, le mataron más de treçientos soldados viejos y le hirieron á mil, según diçen.

En esta jornada que el marqués de Mondéjar hizo, que duró desde tres de Henero hasta 10 de Abril, anduimos con su exército el P. Santacmz y el P. Muñoz y dos hermanos. El P. Santacruz se voluió como veynte días después que de aquí partimos, y nos quedamos los demás, y yo estuue toda la jornada. La occupation que tuimos fué confessar a los sanos y a los heridos, y olear á los que estauan para morir; y quando hazían alto los soldados, les hazíamos pláticas, y estoruáuamos el juego de los dados lo que podíamos, y en jubileo que preçedió á la quaresmas confessamos á mucha gente y en la mesma quaresma hizimos lo mesmo.

Un hermano vino del real enfermo, que se llamaua Francisco

Rodríguez, que á pocos días que de allá vino, murió. Otro vino también malo, y llegó á morir, y está ya bueno. Yo vine aquí la víspera de pascua, y al segundo día de pascua me dio vna modorra, de que el Señor me sanó. La necesidad de los nuestros en estas jornadas es mucha, y el fructo grande por las pláticas que se les haze, y las frequentes confesiones: que acontecía algunas vezes á caualleros confessarse dos vezes en la semana, y por el respecto particular que tienen á los nuestros y confianza. Esta breue cuenta he querido dar á V. P. de esta jornada por hauerme hallado en ella el dicho tiempo.

En los sanctos sacrificios de V. P. y oraciones pido humildemente ser encomendado. De Granada 10 de Julio de 1569 años.

De V. P. hijo y sieruo indigníssimo en el Señor nuestro,

+ NAUARRO +

*Inscriptio.* Ihs. Al muy Rdo. en Christo Padre nuestro, el P. Francisco de Boria, general de la Compañía en Roma.

*Sigilli vestigium.*